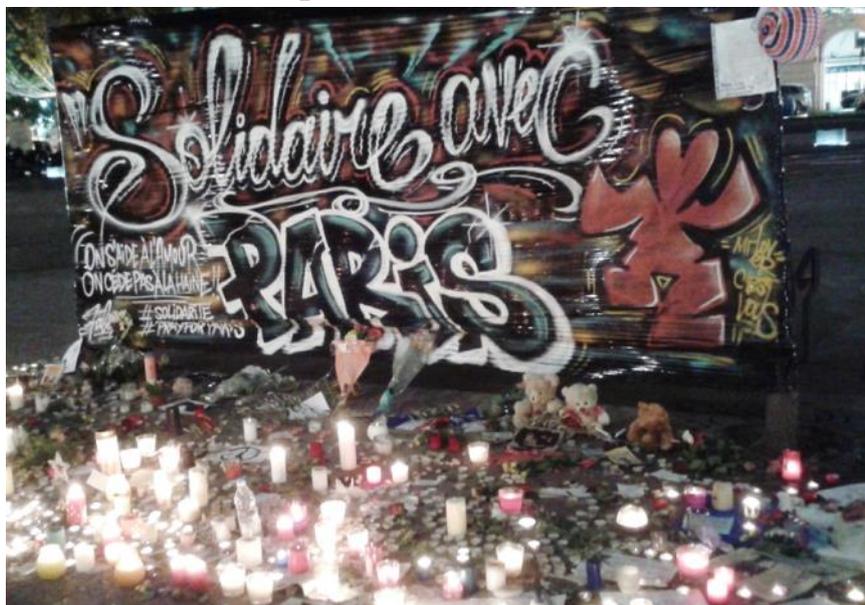


# *Il Volantino Europeo n°50*

Octobre – décembre 2015

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Nice, place Garibaldi, novembre 2015

Dès le lendemain de l'épouvantable série d'attentats le 13 novembre 2015, il était clair qu'il n'y aurait pas de second 11-Janvier ni de second « Je suis Charlie » affiché partout. On parle déjà de la génération Bataclan, mais toutes les manifestations ont été de toute façon interdites, état d'urgence oblige. A ce propos, on ne lira hélas pas sans trouble un article fouillé du *Monde* daté du 4 décembre dernier, *A République, enquête sur une manifestation polémique* : « Dans les commissariats qui accueillent les 346 gardés-à-vue, une longue nuit de confusion commence ». Et pour conclure : « Bilan judiciaire de la manifestation : une personne condamnée à trois mois de prison ferme, mardi, pour avoir jeté une bouteille en verre, et une autre condamnée à 1000 euro d'amende pour avoir refusé que l'on prenne ses empreintes ». A situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles ? Personne ne contestera, devant la menace actuelle qui pèse sur l'Europe et le monde entier (n'oublions jamais les autres continents), la nécessité de renforcer les mesures de sécurité. Mais cet « état d'urgence », que d'autres pays ont connu pour des durées qui se chiffrent en années, n'est certainement pas un instrument politiquement neutre. L'observation de son déploiement au sol, pour nous autres simples passants, ne laisse pas de susciter la perplexité. Respectons aussi la nécessité du secret de son organisation, mais ne nous laissons en aucun cas anesthésier civiquement, il y a eu trop d'incohérences et de manquements graves des différentes autorités, semble-t-il, pour que nous nous en laissions indéfiniment conter. En France, on a évoqué la très classique « guerre des polices », mais l'absence de coopération/coordination européenne pour combattre le terrorisme paraît elle aussi d'une exceptionnelle gravité. Et pour finir, cette dépêche d'agence (AFP) du 02 octobre dernier : *France : une menace d'attentats djihadistes plus forte que jamais !* Il y était question des « peintres en bâtiments », mais aussi de « la mode est désormais des attaques à la kalachnikov, qui vont durer », tous propos tenus par des personnes ayant autorité pour en parler, mais demeurées anonymes (on les comprend, à moins qu'il s'agisse d'un anonymat sur ordre). On aurait voulu préparer la population de la France à l'inéluctable (« des attaques islamistes d'une ampleur inégalée se préparent et risquent d'être impossibles à déjouer »), qu'on n'aurait sans doute pas procédé autrement. La double question est celle-ci : peut-on informer sans alerter, et peut-on alerter sans informer (le choix de cette dépêche semble correspondre à cette option) ? C'est dire l'importance et la responsabilité de la presse (tous supports réunis) dans ce contexte, les Belges nous en ayant donné l'exemple pendant les jours d'alerte maximale qu'a vécus leur capitale.

[http://www.lepoint.fr/societe/france-une-menace-d-attentats-djihadistes-plus-forte-que-jamais-02-10-2015-1970068\\_23.php](http://www.lepoint.fr/societe/france-une-menace-d-attentats-djihadistes-plus-forte-que-jamais-02-10-2015-1970068_23.php)

## *A celle qui se souvient*



Chantal Akerman (1950-2015)

C'est passé. C'est du passé. Tu dis que c'est du passé. Mais au moment où tu le dis, c'est au présent du besoin qui te pousse à coucher des mots sur le papier. Ou d'en filmer le décor si telle est ta vocation d'être cinéaste. Mais voyez-vous, faire une image intelligible seulement par l'absence d'image dont elle procède, on est en droit de juger la méthode un peu tordue.

Et par exemple : « Filmer la nature, nature qui cache sang et charnier. » C'est donc à ça que tu penses quand tu nous fais voir l'herbe, les arbres et les petits oiseaux. Une route, mais pas n'importe quelle route, celle du Sud, dans *Sud* (1999) : « Il a été battu près du pont et sur cette route. C'est ici qu'ils l'ont traîné, là où il y a tous ces ronds sur la route. » Et l'Ukraine (*D'Est*, 1993) : « Je voulais enregistrer les sons de cette terre, je ne l'ai pas entendue pleurer. » Seul moyen de voir ce que l'on n'a pas vu, mais une pierre si tu veux bien tendre l'oreille, tu l'entendrais gémir. A chaque larme un caillou pour assécher ton chagrin.

Pas la peine de tout montrer. Ne suffit-il pas qu'on entende ou qu'on voie quelque chose qui nous y fait penser ? Et d'ailleurs tout est bon pour y repenser, même les mots, même les mots qui n'ont l'air de rien : « (...) même le mot ciel parfois me fait frissonner, pourtant j'aime le ciel, j'aime tous les ciels (...) » Et pas que ciel : mémoire ou souvenir, pareil, ou l'air est pur. Et plaine, ou terre, ou campagne. Oui, pourquoi pas campagne. Alors attention les pensées vont trop vite, et si vite qu'on ne peut plus les penser. Et donc ce qu'on dit risque de se dire avant même d'être pensé.

C'est qu'il y a des souvenirs, des souvenirs

terribles. Et l'air de la campagne est d'une pureté qui laisse à désirer. Et le docteur à la clinique, il s'appelait Campagne, Campagne était son nom. Mais non mais si mais non. « Je lui ai dit c'est pas votre vrai nom, vous cachez votre vrai nom dans la terre française, dans la terre de la campagne, mais je vois bien que vous n'êtes pas de la campagne (...) » Le genre de phrase qui vous échappe et qu'on dit, « comme par inadvertance mais pas vraiment », enfin qu'on se laisse dire. On se retrouve un jour dans une chambre, on voudrait en sortir, « pas moyen », on est enfermée. « L'air c'est bon pour la santé, comme l'air de la campagne par exemple. »

La vérité, quand tu veux la dire, elle te fait exploser. Alors tu ne dois pas la dire, c'est plus prudent. Avec le temps, l'espace, le cadre et la lumière, tu bâtiras ta demeure sur un monceau de pellicule. « (...) est-ce que vous savez que les Allemands faisaient des lampes avec la peau des juifs ? » Pourquoi ressasser ? Il n'y a rien à ressasser, c'est du passé. Dieu seul comprend ces choses-là. Qu'il convient de ressasser pour couvrir le rien. Et si les mots ne servent à rien, le risque est de se taire. Mais « il y a des mots que personne n'a envie d'entendre, ni de lire. Ni de voir, je crois ». Le dire ou ne pas le dire, c'est pareil.

L'embarras est grand de mal faire la différence entre les morts et les vivants. Dans son film *Histoires d'Amérique : food, family and philosophy* (1988), dans son théâtre d'ombres, ils s'animent encore avec leurs mines tristes en polono-yiddish. On se demande avec un peu d'inquiétude : sont-ce des personnages ou de vraies personnes ou de vieux acteurs qui s'épanchent au creux de ces plans charbonneux ? Nous sommes dans la confiance, puisque nous les voyons palpiter sur l'écran. Tel celui qui ne croit plus, dont le cœur s'allège au seuil de la synagogue, telle un jour la mère de la cinéaste un jour lui a dit que la première fois qu'elle s'est mise à marcher dans la rue sans y penser, c'était dans ce pays, là-bas. C'est qu'à sa mère elle tenait comme sa mère à sa mère par des liens qui sont à la fois de la vie et de la buée. Buée : vocable étrange issu de son lexique.

Avec des bouts de matière et de lumière sur des bouts de pellicule on fait tenir ensemble vaille que vaille des bouts d'histoire qui ne sont plus.

C'est que la vie s'est mal engagée par le mauvais bout de la personne qui t'a donné la vie. La prière que dit le rabbin, Dieu l'entend. Et l'histoire de celle qui connaît l'histoire du rabbin, quelqu'un l'entend, bien qu'il ne soit pas évident de s'en souvenir au premier coup de vent. « Mon histoire à moi est toute trouée, pleine de blancs et je n'ai même pas d'enfants. »

La vérité ne se filme pas, et certes la permission d'en produire une image ne t'est pas donnée. N'adore pas les images, bannis l'idolâtrie. « Voilà une rue, c'est une rue, c'est une rue, c'est une rue, eh bien non. Non, pourquoi non ? Parce que. » La vérité, ce mot fétiche, c'est une chose dont il faut se méfier. La force de l'image, du plan, n'est pas sa beauté, ni la vérité dont elle serait pleine à craquer. Non, c'est de montrer ce qu'on n'y voit pas. C'est là le grand art et la raison pour laquelle au cinéma les déserts paraissent habités par ceux qui sont morts avant la fin de la traversée.

A la place de ceux qui sont morts et qui ne l'ont

## ***SULLA DISSIMULAZIONE DISONESTA***

### ***Settima Lettera marrana***

*per Alexander Langer,  
nel ventesimo anniversario del suicidio*

*"...Il genocidio non è mai un crimine accidentale, non è la conseguenza di un raptus (neanche collettivo), un genocidio non si compie per errore, mentre si voleva fare un'altra cosa. Il genocidio non è mai un'azione spontanea, è sempre e ovunque un progetto, ben pianificato, organizzato e realizzato sistematicamente..." (Azra Nuhefendić).*

#### **PROTEGGERE I MORTI**

Questa Lettera marrana è nata l'11 luglio 2015, giorno in cui è stato rievocato il genocidio di Srebrenica, 8372 bosgnacchi, e cioè bosniaci di cultura e/ o di religione musulmana, uccisi dalle forze militari serbe in quello che è il più grave massacro in Europa dalla fine della Seconda guerra mondiale a oggi. I fatti sono

pas demandé, à la frontière mexicano-nord-américaine, dans le désert, sur un écran de 10 mètres de base elle a projeté la fin du film *De l'autre côté* (2002) : « Et de chaque côté de la frontière on pouvait entendre l'histoire de David et de sa mère. » En somme, une histoire d'immigrée dont le fils « ne sait pas comment sa mère a pu survivre, mais elle a survécu (...) Elle avait l'air de réfléchir, mais à quoi je ne peux pas vous le dire. » Et puis un jour elle est partie, peut-être elle est au Mexique. J'ai cru la voir au coin de la rue.

Parfois je me dis qu'elle est morte elle a survécu j'ai cru la voir au coin de la rue.

Gérard Weil (Nanterre)

#### **Références**

*Autoportrait en cinéaste*, Chantal Akerman, Editions du Centre Georges-Pompidou/Editions Cahiers du cinéma, 2004.

*Ma mère rit*, Chantal Akerman, Mercure de France, 2013.

stati acclarati dagli storici e dalle storiche e riconosciuti dalle più alte istanze internazionali, e a nulla valgono i tentativi negazionisti di nascondere il crimine o, peggio, di farlo passare per una rappresaglia causata dalle numerose vittime serbo-bosniache uccise dai paramilitari di Naser Orić, ambiguo leader militare dei bosgnacchi di Srebrenica. Da quando in qua una rappresaglia spietata, effettuata dall'esercito più forte e aggressore, già protagonista di crimini ripetuti (Vukovar, Sarajevo, etc.), viene accolta e giustificata? La ricerca scientifica di certo deve andare avanti incessantemente, attraverso revisioni (che non hanno nulla a che vedere con il revisionismo o, peggio, con il negazionismo), attraverso nuovi documenti e dibattito culturale/politico, ma il nucleo dei fatti –per Srebrenica- è stato stabilito, e abbiamo la *certezza morale* di quello che è accaduto, oltre a evidenti prove: corpi su corpi fatti ritrovare dalla terra insanguinata, estratti dalle fosse comuni e a fatica riconosciuti e dotati di nome. È da questo nucleo di verità che si può e si deve partire. Questo nucleo di verità e il nome stesso di "Srebrenica" scuotono sin dalle

viscere, sconvolgono, destabilizzano. Come scuotono, sconvolgono e destabilizzano i nomi di Auschwitz, di Hiroshima, dell'Arcipelago Gulag e di Goli Otok, degli stupri sistematici da parte di tutti gli eserciti (anche di quelli dei "liberatori"), dei crimini del colonialismo europeo e dell'embargo contro la popolazione irachena negli anni Novanta del secolo scorso, del genocidio in Rwanda, sempre negli anni Novanta, e troppi altri nomi.

L'obiettivo ora è ricordare i giorni della ferocia, quelli di Srebrenica del luglio di vent'anni fa. Ricordare è una parola che contiene –in latino- il nucleo "cor", cuore, e che è quindi un riportare al cuore gli affetti scomparsi rendendo omaggio alle innocenti vittime di ogni tempo affinché lo statuto di queste si muti da oggetto di negazione o di commiserazione a quello di soggetto attivo di storia, e cioè in soggetto politico (in questo senso le madri di Srebrenica, pur tra infinite difficoltà, stanno svolgendo un ruolo analogo a quello delle madri di Plaza de Mayo). D'altronde le vittime hanno dignità e potenza e si impongono con la forza della loro irriducibilità di sentimenti, dei loro corpi che vengono a poco a poco ricomposti, della loro verità. È la verità che dobbiamo rispettare e provare a divulgare: essa è sempre rivoluzionaria, diceva qualcuno. La verità come ricerca e come militanza per ottenere giustizia. Le manifestazioni per il ventennale di Srebrenica servono a questo: a diffondere, a far conoscere, a provare a far capire (con la più grande umiltà), stando con i corpi in piazza e in ogni luogo a ragionare e a dire quello che è successo. Manifestazioni che non sono *contro* qualcuno, e soprattutto non contro un popolo intero, quello serbo, in questo caso: dobbiamo saper distinguere tra un popolo, da un lato, e i suoi generali, i suoi governanti/tiranni/manipolatori dall'altro, non perché il popolo sia di per sé buono e giusto, ma perché può essere spinto ad atti di ferocia dalla potenza della propaganda e degli apparati di comunicazione e di coercizione, anche se deve restare sempre salvo il principio del "libero arbitrio", per cui la scelta tra il bene e il male concerne essenzialmente i singoli individui, persino nei momenti più estremi. Tutto questo, quindi, non rende innocenti i popoli in quanto tali, ma li fa protagonisti di una possibile metamorfosi, una volta liberati o, meglio, liberatisi dalla cappa dell'oppressione e dell'indottrinamento, sia

quando l'oppressione e l'indottrinamento si sono presentate e si presentano sotto la forma "tirannica" sia quando si sono mostrate e si mostrano sotto la forma "democratica".

Occorre ribadire senza sosta, creando *movimento e movimenti*, il ripudio della violenza assoluta del nazionalismo (1), del patriottismo, del militarismo e del razzismo, senza paura di essere sbeffeggiati dagli squallidi interpreti del 'politicamente scorretto', che sono i nuovi conformisti, i nuovi reazionari: ribadire che i nazionalisti, i patrioti, i militaristi e i razzisti assassinano innanzitutto il proprio popolo, chiudendolo in una gabbia di fanatismo, e poi lo lanciano contro un altro, inferiorizzato, animalizzato, e quindi da uccidere senza scrupoli. È questa la contraddizione che si può suscitare dicendo: i vostri nazionalisti, i vostri militaristi, i vostri razzisti vi hanno portato morte e distruzione. Sono loro i vostri, come i nostri, nemici. Ognuno ha i suoi nemici nel suo campo (i nostri nazionalisti, i nostri militaristi/razzisti lo sono per noi), rovesciando la dottrina del 'nemico interno' per cui questi non è il disertore ma il generale che comanda l'esercito. Se le comunità e i popoli capissero che questo è il nodo dei nodi e che la gente fa la fame sia nel campo dei "vincitori" sia in quello degli "sconfitti", avremmo fatto un immenso passo in avanti. Brecht: "La guerra che verrà / non è la prima. Prima / ci sono state altre guerre. / Alla fine dell'ultima / c'erano vincitori e vinti. / Fra i vinti la povera gente / faceva la fame. Fra i vincitori / faceva la fame la povera gente egualmente."; oppure, appena più indietro, nel canto "La Marsigliese del lavoro", su testo di Carlo Monticelli (nei canti sociali e politici sono depositate le *verità sociali*): "...Di patria al nome talor sospinti / contro altri popoli noi si pugnò / ma vincitori fossimo o vinti / la nostra sorte mai non mutò. / Tedesco o italico se v'ha padrone / il sangue nostro vuole succhiar / la patria italica è un'irrisione / se ancora il basto ci fa portar...". Se le comunità e i popoli capissero questo, nessuno più si scaglierebbe contro le divinità o la lingua degli altri/e, contro i corpi e le cose degli e delle altri/e, contro un capro espiatorio fabbricato ad arte ed esposto a qualsiasi violenza. Oggi a Srebrenica, se non la fame, povertà e disoccupazione regnano. Scrive Andrea Oskar Rossini: "...Prima della guerra, a Srebrenica, vivevano circa 28.000 bosgnacchi e 9.000 serbi. Dieci anni fa, nel

2005, avevo chiesto all'allora sindaco, Abdurahman Malkić, quanti fossero gli abitanti del comune. 'Circa 10.000', mi aveva risposto. Rivolgo la stessa domanda a Duraković [attuale sindaco, bosgnacco – ndr], dieci anni più tardi. 'Settemila', dice. Il processo di ritorno non ha avuto successo. Invece di crescere, la popolazione continua a diminuire. Secondo Duraković, 'la chiave per permettere il ritorno è la stabilità economica' (...). Di una cittadina di 40.000 abitanti, oggi ce ne sono solo 7.000. Forse, qui non c'è più nessuno. Né serbi, né musulmani. Sono di più i morti..." (2). Questo ventennale del genocidio di Srebrenica è una grande occasione di ricerca della giustizia e di studio: non dobbiamo farcela scappare. Siamo arrivati agli appuntamenti di sabato 11 luglio con la forza delle idee buone, ma dobbiamo continuare a discutere insieme: magari nasceranno occasioni di confronto, anche tra diversi, magari proprio a partire dal nodo *Srebrenica 1995*, giornate di riflessione per la diffusione della verità. Senza un'adeguata rinascita della cultura politica, nel senso più alto del termine, non si va da nessuna parte. Queste giornate potrebbero generare nuove energie e far crescere la coscienza degli uomini e delle donne del XXI secolo, anche ricordando uno degli ultimi crimini del XX. Scrive Benjamin, nelle sue "Tesi di filosofia della storia", luminose ed enigmatiche: "...anche i morti non saranno al sicuro dal nemico, se egli vince. E questo nemico non ha smesso di vincere...". Proteggere i morti e le morte, a ricominciare dagli innocenti di Srebrenica, elencarne i nomi e i volti, significa battersi insieme per un presente e un futuro radicalmente diversi per l'intera umanità. Significa cominciare a sconfiggere *quel* nemico (il potere in tutte le sue forme, che riduce gli esseri umani a carne da cannone e a carne da lavoro o da non lavoro), senza perdere altro tempo.

#### VERITÀ, MENZOGNE E CARRIERE

Sulla verità si giocano molte delle attuali sfide. Un libro capitale di qualche anno fa ne dice benissimo: è *Rapporti di forza* di Carlo Ginzburg (3). La straordinaria introduzione si apre e si chiude con le seguenti due affermazioni: "Storia, retorica, prova: in questa sequenza il termine meno ovvio è, oggi, l'ultimo. La continuità tra storia e retorica ha respinto ai margini quello tra storia e prova. L'idea che gli storici debbano o possano

provare alcunché sembra a molti antiquata, se non addirittura ridicola..." (pag. 13); e poi, a chiudere: "...La conoscenza (anche la conoscenza storica) è possibile..." (pag. 49). La polisemicità del verbo provare è ricca: provare nel senso di convalidare (provare che...), oppure di tentare (provare a...) e anche di sentire (provare sentimenti). Nel primo dei significati il verbo provare è strettamente legato alla retorica e alla storia e potrebbe indicare altre vie rispetto alla storia come narrazione e litania di aneddoti, o come frivola e verminosa riscrittura del passato, intrecciata a cattiva coscienza. La necessità della prova anche in campo storico appartiene a un ambito del discorso radicalmente diverso, sostiene Ginzburg, da quello in cui agisce il concetto di verità così come venne espresso da Nietzsche: "Cos'è dunque la verità? Un mobile esercito di metafore, metonimie, antropomorfismi, in breve una somma di relazioni umane che sono state potenziate poeticamente e retoricamente, che sono state trasferite e abbellite, e che dopo un lungo uso sembrano a un popolo solide, canoniche e vincolanti..." (in *Su verità e menzogna in senso extramurale*). È su questa apparente leggerezza, che giunge allo stato solido dopo metamorfosi e inganni, che si è giocata e si gioca, ripetiamo, una delle sfide più pericolose degli ultimi tempi: sulla base di questa accezione della verità la storia, anche la storia personale, viene intesa come un campo di scritture e riscritture, nella più completa svalutazione del documento e quindi dei fatti stessi. In questo modo vengono gradualmente meno tutte le certezze su cui può basarsi una civiltà avanzata, altrimenti priva di reti di salvezza e di legami culturali o, peggio, imprigionata in reti in cui le persone più fragili e le classi sociali oppresse sono stritolate dal moloch del pensiero dominante. Per mettere alla prova –ancora una sfumatura della parola– quanto scritto, Ginzburg si serve della vicenda che vede protagonisti da un lato Paul De Man (1919 -1983), filosofo decostruzionista ma anche autore, tra il 1940 e il 1942 di articoli antisemiti e apertamente collaborazionisti, accuratamente occultati durante tutto il dopoguerra grazie ad una precisa strategia che mescolava verità e menzogne (un mascheramento durato quarant'anni, che ha accompagnato il successo accademico dell'intellettuale belga); e dall'altro Sarah Kofman (1934 – 1994) che, autrice di "un libro pieno di partecipazione su Nietzsche e la

metafora, a distanza di vent'anni, dopo aver raccontato la sua infanzia di bambina ebrea perseguitata, si è tolta la vita..."(4). Il parallelo è impietoso, dualistico, netto, come quando occorre scegliere tra due vie (il dualismo è penoso nei momenti di calma storica, anche apparente –nelle nostre postdemocrazie, ad esempio-, perché brutalmente imposto ad arte e non generato dai conflitti reali, ma è ineludibile nelle fasi di massima tensione): da un lato la pratica dell'inganno e della retorica senza prove –anzi basata sull'occultamento delle medesime, e dei testi di riferimento-, con il conseguente successo accademico seguito da polemiche postume; dall'altro la pratica della verità, la "rivincita della realtà", come la chiama Ginzburg, che rende fragile la vittima chiusa a vita in questo ruolo dall'inganno praticato dal pensiero trionfante. L'inganno di una carriera fondata sulla dissimulazione disonesta cozza contro le vite scolpite dall'infamia della persecuzione subita e che, se sopravvissute, possono giungere a togliersi la vita anche decenni dopo i fatti per l'insopportabilità di una Storia falsa, ma non falsificabile.

Quanti intellettuali hanno praticato questa arte della dissimulazione disonesta nel secondo dopoguerra? Lasciando da parte i casi enormi di Martin Heidegger e di Carl Schmitt, emergono le vicende di Emil Cioran e di Mircea Eliade, sui quali è disponibile in italiano un importante e discusso studio di Alexandra Laignel-Lavastine (5). Nati a poca distanza l'uno dall'altro (Eliade nel 1907 e Cioran nel 1911), essi parteciparono attivamente alla vita politica della Romania tra le due guerre: di Cioran, Laignel-Lavastine ricorda, dal 1933 al 1941, "più di una quarantina di articoli infiammati, dei quali riempire un buon volume, e un libro, *La trasfigurazione della Romania*, il solo testo sistematico e costruito in modo molto rigoroso che il pensatore abbia mai scritto..." (pag. 81, nel capitolo "Emil Cioran, rivoluzionario conservatore e antisemita convinto"); di Eliade sempre Laignel-Lavastine ricorda numerosissimi articoli, alti e stupidi, impregnati dei temi del 'sacrificio' ("sacrificio per la cristianità", "nulla può durare se non è 'animato' attraverso il sacrificio di un essere umano", compiere il "sacrificio per la stirpe", etc.) e della 'morte creatrice', in perfetta sintonia con le posizioni del movimento della Legione Arcangelo Michele, fondato da

Cornelius Z. Codreanu, e da questi guidato fino alla sua uccisione, nel 1938 (vedi in particolare il capitolo "Uno storico al servizio della rivoluzione nazionale: Mircea Eliade") (6). L'ossessione dell'*ebreo* che si trova negli scritti di Codreanu (7), è la stessa di Cioran e di Eliade i quali però, nel secondo dopoguerra, hanno fatto di tutto per occultare le loro inequivocabili prese di posizione degli anni Trenta – inizio Quaranta (8), aiutati in questa strategia dai più diversi intellettuali (l'immenso e onestissimo Scholem per Eliade, Derrida per De Man, etc.), pronti a giustificare tutto e a relegare le compromissioni dei due con il fascismo sanguinario e la benevolenza verso il nazionalsocialismo a *errori di gioventù* infarciti di *lirismo* (9). Interessantissimo, poi, il caso di Cioran che in *La tentation d'exister* (1956) (10) inserisce un testo, "Un popolo di solitari", in cui attua un rovesciamento spettacolare e speculare alle sue posizioni di prima della guerra, proprio sulla questione ebraica: qui gli ebrei diventano, sia pure ambiguamente, un popolo (o razza, nazione, tribù, farfuglia Cioran nella prima pagina di questo scritto) eletto e che traccia la via al resto dell'umanità. Così "l'uomo inferiore [l'Ebreo, ndr] diventa il super-uomo" (11). In *La tentazione di esistere* si legge questa frase: "...Gli abitanti del globo si dividono in due categorie: gli Ebrei e i non Ebrei. Se si valutassero i meriti degli uni e degli altri, senza dubbio gli Ebrei avrebbero la meglio, avrebbero cioè sufficienti titoli per parlare a nome dell'umanità e per stimarsi suoi rappresentanti...". L'antisemitismo di prima della guerra si è trasformato in uno spasmodico filosemitismo (categoria introdotta da Ivan Segré per analoghe, e spesso vergognose, 'conversioni' negli ultimi decenni), entrambi poggianti sul nulla: il nulla dei documenti, il nulla dei testi, il nulla dei fatti, ma solo impressioni, retoricamente costruite, ai fini di una carriera intellettuale di tutto rispetto, di tutto vantaggio. "Radicalismo reversibile e sussultorio", così Mario Isnenghi su Giovanni Papini: così potremmo scrivere di Cioran, l'anticonformista di successo, e del suo sodale Eliade, lo stimato studioso delle religioni, l'accademico trionfante.

#### EPILOGO: LA FIGLIA

*Anticonformisti conformi*, sedicenti amanti del politicamente scorretto (cosa che a molti

permette di essere sguaiati e di operare scelte ignobili), *né di destra né di sinistra* (come Alain de Benoist, in numerosa compagnia, e sulle tracce del grande padre Jacques Doriot, ex comunista poi fondatore di un partito parafascista), tra verità e menzogne, pur di restare in piedi: senza riguardo per il proprio passato né per il proprio presente, senza *convertirsi* mai sul serio, senza rispettare né la fede antica né quella acquisita. Da questi personaggi siamo stati e siamo governati nel pensiero e nelle azioni, personaggi spesso urlanti contro vecchi sodali e contro l'idea che, appena il giorno prima, spacciavano come assoluta e indiscutibile. Vecchi e giovani comunisti staliniani diventati alfieri del capitalismo in una notte (a Reggio Emilia come a Mosca), vecchi e giovani gerarchi di Tito passati in un batter d'occhi al nazionalismo più sfrenato e a comandare battaglioni di sgozzatori/stupratori. Esempio è la vicenda di Ratko Mladić –il 'boia di Srebrenica'–, raccontata da Clara Usón in *La figlia* (12) attraverso la vicenda della figlia del generale serbo, Ana, raggiunta dalla storia, raggiunta dalla verità su suo padre: storia e verità che hanno praticato, in questo caso, una sorta di vendetta trasversale, portando al suicidio nel 1994 Ana (come Sarah Kofman, nello stesso anno, sempre per spiare colpe d'altri), e lasciando in vita Ratko, l'amatissimo padre, ora all'Aja per i suoi crimini, accertati e da accertare. Mladić il *comunista*, e poi Mladić il *nazionalista* sfrenato, lo *jugoslavista* che ha contribuito a distruggere la Jugoslavia. Inganni, anche qui, della retorica diventata propaganda e che ha generato devastazione nei corpi e nelle terre dei Balcani occidentali, ormai abissi di esistenze, vuoti dove continuerà ad incarnarsi, per più generazioni, la menzogna fattasi Stato monoreligioso e mafioso, fra i vincitori/aggressori come fra i vinti.

Gianluca Paciucci (Trieste)

- (1) Il concetto di “nazione”, certo, ha subito cambiamenti sostanziali negli ultimi decenni di globalizzazione planetaria e di sistematico smantellamento, con la forza delle armi, di numerosi stati-nazione operato dal capitale internazionale e dal suo braccio armato. Questo fenomeno è accompagnato, però, dal permanere di un arcaico

nazionalismo che si sposa, nei Paesi più forti (U.S.A., Russia, Germania, Francia, Gran Bretagna, Cina), con il primo fenomeno che può essere chiamato “postnazionalismo”, difesa aggressiva della ‘patria’ e razzismi di Stato. Così le difficoltà aumentano davanti a due mostri apparentemente in conflitto, ma in realtà strettamente legati, in diverse e continuamente inedite forme.

- (2) <http://www.balcanicaucaso.org/aree/Bosnia-Erzegovina/Ritorno-a-Srebrenica-162913>
- (3) Carlo Ginzburg, *Rapporti di forza*, Milano Feltrinelli, 2000, pp. 161.
- (4) Ginzburg, cit., pag. 39.
- (5) Alexandra Laignel-Lavastine, *Il fascismo rimosso: Cioran, Eliade, Ionesco. Tre intellettuali rumeni nella bufera del secolo*, Torino, UTET, 2008 (ed. or. 2002), pp. 465. Ionesco, diversamente dagli altri due, ha sempre diffidato del fascismo rumeno, da posizioni vicine alla socialdemocrazia; intorno al '68 le sue posizioni si orientarono in senso apertamente conservatore. Il testo di Laignel-Lavastine è stato sottoposto, in Francia, a critiche severe soprattutto in ambienti di destra (v. <http://www.archive-seroee.eu/eliade-a114179154>) ma sostanzialmente regge a un'analisi approfondita. In Italia sono da prendere in considerazione gli scritti di Claudio Mutti, esponente e studioso della destra radicale. Ma vastissimo è il dibattito, dai tratti a volte inquietanti.
- (6) Su Eliade ha scritto pagine decisive Furio Jesi in *Cultura di destra*, Milano, Garzanti, 1979 (Nottetempo ha ripubblicato il preziosissimo libro nel 2011, con tre inediti e un'intervista).
- (7) V. Corneliu Z. Codreanu, *Per i legionari. Guardia di ferro*, ed. it. Padova, Edizioni Ar, 1973 / 2005; il testo originale, *Pentru legionari*, è del 1936.
- (8) In Laignel-Lavastine, cit., v. cap. “L'arte della dissimulazione: le strategie sociali”.

(9) Ad esempio nella prefazione di Sanda Stolojan all'edizione francese dell'opera di Cioran *Lacrimi si sfinti* (1937) / *Des larmes et des saints* (Paris, Ed. de l'Herne, 1986) si legge del "lyrisme de sa jeunesse" (lirismo della sua giovinezza), di una "jeunesse lyrique" (giovinezza lirica) e di un "adieu au lyrisme" (addio al lirismo), nel secondo dopoguerra, senza un solo accenno alle disgustose compromissioni con il pensiero fascista e l'aperto antisemitismo. A pag. 25 dell'edizione francese, Sanda Stolojan definisce Cioran "un jeune intellectuel balkanique d'avant-guerre" (un giovane intellettuale

balkanico di prima della guerra), frase che mette dei dubbi oggettivi: fino a quale età si è giovani? All'epoca di *Lacrimi si sfinti* Cioran aveva 26 anni; quando scriverà gli ultimi testi antisemiti e parafascisti, ne avrà 30.

(10) Emil Cioran, ed. it. *La tentazione di esistere*, Milano, Adelphi, 1984, pp. 215.

(11) In Laignel-Lavastine, cit., pag. 118. Sempre nel libro di questa autrice, v. tutto il cap. IX, "La memoria e l'oblio: il passato nelle opere" (pp. 335 – 380).

(12) Clara Usón, *La figlia*, Palermo, Sellerio, 2013 (ed. or. 2012), pp. 488.

## ***Sur la dissimulation malhonnête – Septième lettre marrane***

*Pour Alexander Langer, pour le vingtième  
anniversaire de son suicide*

« Le génocide n'est jamais un crime accidentel, il n'est pas la conséquence d'un raptus (même pas collectif), un génocide ne s'accomplit pas par erreur, alors qu'on voulait faire autre chose. Le génocide n'est jamais une action spontanée, il est toujours et partout un projet, bien planifié, organisé et réalisé systématiquement... » (Azra Nuhefendić).

### **Protéger les morts**

Cette lettre marrane est née le 11 juillet 2015, jour où a été évoqué à nouveau le génocide de Srebrenica : 8372 *Bosniaques*, c'est-à-dire Bosniens de culture et/ou de religion musulmane ont été tués par les forces militaires serbes lors du plus grand massacre perpétré en Europe depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale. Les faits ont été éclairés par les historiens et historiennes et reconnus par les plus grandes instances internationales, et les tentatives négationnistes sont nulles et non avenues, qu'elles cherchent à cacher le crime, ou pire, à le faire passer pour

des représailles à cause des nombreuses victimes serbes de Bosnie, tuées par les groupes paramilitaires de Naser Orić, le chef militaire ambigu des *Bosniaques* de Srebrenica. Depuis quand des représailles impitoyables, commises par l'armée la plus forte et ayant agressé, déjà protagoniste de crimes répétés (Vukovar, Sarajevo, etc.), sont-elles acceptées et justifiées ? La recherche scientifique doit bien sûr avancer sans arrêt, à travers des révisions (qui n'ont rien à voir avec le révisionnisme, ou pire, avec le négationnisme), à travers de nouveaux documents et par le débat culturel/politique, mais le noyau des faits, pour Srebrenica, a été établi, et nous avons la *certitude morale* de ce qui est arrivé, au-delà de preuves évidentes : des corps et des corps retrouvés dans la terre ensanglantée, extraits des fosses communes et péniblement reconnus et dotés d'un nom. C'est de ce noyau de vérité qu'on peut et doit partir. Ce noyau de vérité et le nom même de « Srebrenica » nous secouent jusque dans nos viscères, bouleversent, déstabilisent. Comme secouent, bouleversent et déstabilisent les noms d'Auschwitz, d'Hiroshima, de l'Archipel du Goulag et de Goli Otok [Ile de Croatie qui servit de prison politique dans l'ex-Yougoslavie NdT], des viols systématiques

perpétrés par toutes les armées (y compris de libérateurs), des crimes du colonialisme européen et de l'embargo contre la population de l'Irak dans les années quatre-vingt-dix du siècle passé, du génocide au Rwanda, toujours dans les années quatre-vingt-dix, et trop d'autres noms.

L'objectif à présent est de se souvenir des jours de la férocité, ceux de Srebrenica il y a vingt ans. Se souvenir [*ricordarsi* en italien, NdT] est un mot qui contient, en latin, la racine « cor », le cœur, et qui correspond en effet à la démarche de rapporter au cœur les affects disparus, rendant ainsi hommage aux innocentes victimes de tous les temps, afin que leur statut passe d'objet de négation ou de commisération, à celui de sujet actif de l'histoire, c'est-à-dire de sujet politique (en ce sens, les mères de Srebrenica, malgré d'innombrables difficultés, jouent un rôle analogue à celui des mères de la Plaza de Mayo à Buenos Aires). D'autre part, les victimes ont dignité et puissance et s'imposent avec la force de leur irréductibilité à des sentiments, de leurs corps qui sont petit à petit reconstitués, de leur vérité. C'est la vérité que nous devons respecter et chercher à divulguer : elle est toujours révolutionnaire, disait quelqu'un. La vérité comme recherche et comme militance pour obtenir justice. Les manifestations pour le 20<sup>ème</sup> anniversaire de Srebrenica servent à ceci : à diffuser, à faire connaître, à essayer de faire comprendre (avec la plus grande humilité), en étant physiquement debout sur les places et en tout lieu pour raisonner et dire ce qui s'est passé. Des manifestations qui ne sont pas *contre* quelqu'un, et surtout pas contre un peuple entier, le peuple serbe dans ce cas : nous devons savoir distinguer entre un peuple d'une part, et ses généraux, ses gouvernants/tyrans/manipulateurs de l'autre, non parce que le peuple serait par lui-même bon et juste, mais parce qu'il peut être poussé à des actes de férocité par la puissance de la propagande et des appareils de communication et de coercition, même si le principe du « libre arbitre » doit rester sauf, principe selon lequel le choix du bien et du mal concerne

essentiellement les individus, même dans les moments les plus extrêmes. Tout ceci ne rend bien sûr pas les peuples innocents en tant que tels, mais les rend protagonistes d'une possible métamorphose, une fois libérés, ou mieux, une fois qu'ils se sont libérés de la chape de l'oppression et de l'endoctrinement, que l'oppression et l'endoctrinement se soient présentées et se présentent sous la forme « tyrannique », ou qu'ils soient montrés et se montrent sous la forme « démocratique ».

Il convient de réaffirmer sans trêve, en créant *du mouvement et des mouvements*, la répudiation de la violence absolue du nationalisme (1), du patriotisme, du militarisme et du racisme, sans craindre d'être raillé par les sordides interprètes du « politiquement incorrect », qui sont les nouveaux conformistes, les nouveaux réactionnaires : réaffirmer que les nationalistes, les patriotes, les militaristes et les racistes assassinent avant tout leur propre peuple, en l'enfermant dans une cage de fanatisme, et le lançant ensuite à l'assaut d'un autre peuple, inférieur, animalisé, et par conséquent bon à tuer sans scrupules. C'est cela la contradiction qu'on peut susciter en disant : vos nationalistes, vos militaristes, vos racistes vous ont apporté la mort et la destruction. Ce sont eux vos ennemis, comme ce sont les nôtres. Chacun a ses ennemis dans son propre camp (nos nationalistes, nos militaristes/racistes le sont pour nous-mêmes), renversant ainsi la doctrine de l'ennemi intérieur, où celui-ci n'est plus le déserteur mais le général qui commande l'armée. Si les communautés et les peuples comprenaient que ceci est le nœud des nœuds et que les gens ont faim dans le camp des « vainqueurs » comme dans celui des « vaincus », nous aurions fait un immense pas en avant. Brecht : « La guerre qui va venir/n'est pas la première. Avant/il y a eu d'autres guerres. / A la fin de la dernière/il y avait des vainqueurs et des vaincus. / Parmi les vaincus, les pauvres gens/avaient faim. Parmi les vainqueurs/les pauvres gens avaient faim également ». Ou encore, à peine un peu plus loin en arrière, dans le chant « La Marseillaise

du travail », sur un texte de Carlo Monticelli (dans les chants sociaux et politiques sont déposées *les vérités sociales*) : « De la patrie au nom parfois poussés/contre d'autres peuples nous on se bat/mais que nous soyons vainqueurs ou vaincus/notre sort ne change jamais./Allemand ou italien si tu as un patron/il veut sucer notre sang/la patrie italienne est une dérision/ qui nous fait encore porter le bât ». Si les communautés et les peuples comprenaient ceci, plus personne ne se déchaînerait contre les divinités ou la langue des autres, contre les corps et les objets des autres, contre un bouc émissaire fabriqué pour l'occasion et exposé à toute violence. Aujourd'hui à Srebrenica, si ce n'est pas la faim, la pauvreté et le chômage règnent. Andrea Oskar Rossini écrit : « Avant la guerre, il y avait à Srebrenica 28000 *Bosniaques* et 9000 Serbes. Il y a dix ans, en 2005, j'avais demandé au maire de l'époque, Abdurahman Malkić, combien étaient les habitants de la commune. 'Environ 10000', m'avait-il répondu. J'ai fait la même demande à Duraković [le maire actuel, NdA] dix ans plus tard. '7000', me dit-il. Le processus de retour n'a jamais eu de succès. Au lieu de croître, la population continue à diminuer. Selon Duraković, 'la clé pour permettre le retour est la stabilité économique' [...]. D'une ville de 40000 habitants, il n'en reste aujourd'hui que 7000. Peut-être qu'ici il n'y a plus personne. Ni Serbes, ni Musulmans. Ce sont les morts les plus nombreux... » (2). Ce vingtième anniversaire du génocide de Srebrenica est une grande occasion de recherche de la justice et d'étudier. Nous ne devons pas la laisser s'échapper. Nous sommes arrivés aux rendez-vous du samedi 11 juillet avec la force que confèrent les idées bonnes, mais nous devons continuer à discuter ensemble. Peut-être y aura-t-il des occasions de confrontation, y compris entre différents, peut-être réellement à partir du nœud *Srebrenica 1995*, journées de réflexion pour la diffusion de la vérité. Sans une renaissance adéquate de la culture politique, au sens le plus élevé du terme, on ne va nulle part. Ces journées pourraient générer de nouvelles

énergies et faire croître la conscience des hommes et des femmes du 21<sup>ème</sup> siècle, tout en se souvenant de l'un des derniers crimes du 20<sup>ème</sup> siècle. Walter Benjamin écrit, dans ses *Thèses de philosophie de l'histoire*, lumineuses et énigmatiques : « Les morts non plus ne seront pas à l'abri de l'ennemi, s'il vainc. Et cet ennemi n'a pas arrêté de vaincre ». Protéger les morts et les mortes, en recommençant par les innocents de Srebrenica, en énumérant les noms et les visages, signifie se battre ensemble pour un présent et un futur radicalement différents pour l'humanité toute entière. Ceci signifie commencer à vaincre *cet* ennemi (le pouvoir sous toutes ses formes, qui réduit les êtres humains à de la chair à canon et à de la chair à travail ou à non-travail), sans perdre plus de temps.

### **Vérité, mensonges et carrières**

Autour de la vérité se jouent nombre des défis actuels. Un livre capital d'il y a quelques années le dit très bien : c'est *Rapports de force* de Carlo Ginzburg (3). L'extraordinaire introduction s'ouvre et se termine avec les deux affirmations suivantes : « Histoire, rhétorique, preuve : dans cette séquence, le terme le moins évident est, aujourd'hui, le dernier. La continuité entre histoire et rhétorique a repoussé à la périphérie celle entre histoire et preuve. L'idée que les historiens doivent ou peuvent tout prouver semblent datée à beaucoup, si ce n'est ridicule à d'autres » (page 13) ; ensuite, en conclusion : « La connaissance (y compris la connaissance historique) est possible » (page 49). La polysémie du verbe prouver [*provare* en italien, NdT] est riche : prouver dans le sens d'attester (prouver que), ou d'essayer (essayer de), et encore de ressentir (éprouver des sentiments). Dans le premier de ses sens, le verbe prouver est strictement lié à la rhétorique et à l'histoire, et pourrait indiquer d'autres chemins que celui de l'histoire comme narration et litanie d'anecdotes, ou comme frivole et vermineuse réécriture du passé, mêlée de mauvaise conscience. La nécessité de

la preuve, y compris dans le champ historique, appartient à une aire discursive radicalement différente, soutient Ginzburg. Dans ce contexte agit le concept de vérité comme il a été exprimé par Nietzsche : « Qu'est-ce donc que la vérité ? Une armée mobile de métaphores, de métonymies, d'anthropomorphismes, en bref une somme de relations humaines qui ont été potentialisées poétiquement et selon une rhétorique, qui ont été transférées et embellies, et qui - après un long usage - semblent appartenir à un peuple solide, canonique et engagé » (*Sur la vérité et le mensonge dans un sens extramoral*). C'est sur cette apparente légèreté, qui attend l'état solide après des métamorphoses et des tromperies, que s'est joué et se joue toujours, répétons-le, un des défis les plus graves des derniers temps : sur la base de cette acception de la vérité, l'histoire, y compris l'histoire personnelle, est comprise comme un champ d'écriture et de réécriture, dans la plus complète dévaluation du document et par conséquent des faits eux-mêmes. De cette manière, toutes les certitudes sur lesquelles peut se baser une civilisation avancée s'affaiblissent progressivement. Cette société est de la sorte privée de filets de secours et de liens culturels, ou encore pire, elle est emprisonnée dans des filets dans lesquels les personnes les plus fragiles et les classes sociales opprimées sont écrasées par le moloch de la pensée dominante. Pour mettre ce qu'il a écrit à l'épreuve - encore une nuance de la parole -, Ginzburg se sert de l'histoire qui voit des protagonistes avec d'un côté Paul De Man (1919-1983), philosophe *déconstructionniste* mais aussi auteur, entre 1940 et 1942, d'articles antisémites et ouvertement collaborationnistes, cachés soigneusement durant tout l'après-guerre, grâce à une stratégie précise qui mélangeait vérité et mensonge (un camouflage qui a duré quarante ans, et qui a accompagné le succès académique de l'intellectuel belge) ; et de l'autre côté, Sarah Kofman (1939-1994) qui est l'auteure « d'un livre plein de contributions sur Nietzsche et la métaphore, et qui s'est enlevé la vie vingt ans après avoir raconté son enfance

de petite fille juive persécutée » (4). Le parallèle est sacrilège, duel, net, comme lorsqu'il faut choisir entre deux chemins (le dualisme est douloureux dans les moments de calme historique, même apparent - dans nos post-démocraties par exemple - parce qu'imposé brutalement pour la circonstance et non généré par des conflits réels, mais ce même dualisme est inéluctable dans les phases de tension maximale) : d'un côté la pratique de la tromperie et de la rhétorique sans preuve - ou plutôt basé sur l'occultation de ces preuves et des textes de référence - avec le succès académique conséquent, suivi par les polémiques posthumes ; de l'autre la pratique de la vérité, « la revanche de la réalité » comme l'appelle Ginzburg, qui rend fragile la victime enfermée à vie dans ce rôle par la tromperie pratiquée par la pensée triomphante. La tromperie d'une carrière fondée sur la dissimulation malhonnête, cuirasse contre les existences sculptées par l'infamie de la persécution subie, et qui - si elles survivent -, peuvent en arriver elles à s'enlever la vie des décennies après les faits, à cause du caractère insupportable d'une Histoire fautive, mais non falsifiable.

Combien d'intellectuels ont-ils pratiqué cet art de la dissimulation malhonnête dans le second après-guerre ? Laissant de côté les cas énormes de Martin Heidegger et de Carl Schmitt, on trouve les histoires d'Emile Cioran et de Mircea Eliade, sur lesquelles est disponible en italien une étude importante et argumentée d'Alexandra Laignel Lavastine (5). Nés à peu d'intervalle l'un de l'autre (Eliade en 1907 et Cioran en 1911), ils ont participé activement à la vie politique (8) de la Roumanie entre les deux guerres : de Cioran, Laignel-Lavastine recense, entre 1933 et 1941, « plus d'une quarantaine d'articles enflammés, de quoi remplir un bon volume, et un livre, *La transfiguration de la Roumanie*, le seul livre systématique et construit sur un mode rigoureux que le penseur ait jamais écrit » (page 81, dans le chapitre « Emile Cioran, révolutionnaire conservateur et antisémite

convaincu »); pour ce qui est d'Eliade, Laignel-Lavastine recense de très nombreux articles, élevés et stupides, imprégnés du thème du « sacrifice » (« sacrifice pour la chrétienté », « rien ne peut durer qui ne soit 'animé' par le sacrifice d'un être humain », accomplir « le sacrifice pour la tribu », etc.) et de la « mort créatrice », en parfaite syntonie avec les positions du mouvement de la Légion de l'Archange Saint-Michel, fondé par Cornelius Z. Codreanu (7). Eliade a été guidé par ses positions jusqu'à l'assassinat de Codreanu en 1938 (voir en particulier le chapitre « Un historien au service de la révolution nationale : Mircea Eliade ») (6). L'obsession du *juif* qui se retrouve dans les écrits de Codreanu (7) est la même que celle de Cioran et d'Eliade, qui cependant, dans l'après-guerre, ont tout fait pour occulter leurs prises de positions sans équivoque des années trente et du début des années quarante (8). Ils ont été aidés dans cette stratégie par les intellectuels les plus variés (l'immense et très honnête Gershom Scholem pour Eliade, Derrida pour De Man, etc.), lesquels étaient prêts à tout justifier et à reléguer les compromissions des deux auteurs avec le fascisme sanguinaire et la bienveillance envers le nazisme, au rang d'*erreurs de jeunesse* mêlées de *lyrisme* (9). Ensuite, le cas de Cioran est très intéressant qui, dans *La tentation d'exister* (1956) (10), insère un texte « Un peuple de solitaires », dans lequel il accomplit un revirement spectaculaire et spéculaire par rapport à ses positions d'avant-guerre, précisément sur la question juive : ici les juifs deviennent, même si c'est de manière ambiguë, un peuple (ou une race, une nation, une tribu, bafouille Cioran dans la première page de ce texte) élu et qui montre le chemin au reste de l'humanité. Ainsi « l'homme inférieur » [le Juif, NdA] devient le surhomme (11). Dans *La tentation d'exister*, on lit cette phrase : « Les habitants du globe se divisent en deux catégories : les Juifs et les non-Juifs. Si on évaluait les mérites des uns et des autres, sans aucun doute les Juifs seraient les meilleurs, c'est-à-dire qu'ils auraient les titres suffisants

pour parler au nom de l'humanité et pour s'estimer être ses représentants ». L'antisémitisme d'avant la guerre s'est transformé en un philosémitisme spasmodique (catégorie introduite par Ivan Segré pour des « conversions » analogues et souvent honteuses des dernières décennies), les deux attitudes\* s'appuyant sur le néant : le néant des documents, le néant des textes, le néant des faits, mais seulement des impressions construites selon une rhétorique, pour se construire une carrière intellectuelle tout à fait respectable et avantageuse. « Radicalisme réversible et sussultoire », c'est ainsi que Mario Isnenghi définit Giovanni Papini : ainsi pourrions-nous également écrire à propos de Cioran, l'anticonformiste à succès, et de son camarade Eliade, l'estimé spécialiste des religions, l'académicien triomphant.

### **Epilogue : la fille**

*Anticonformistes conformes*, soi-disant amants du politiquement incorrect (chose qui permet a beaucoup d'être vulgaires et d'opérer des choix ignobles), *ni de droite ni de gauche* (comme Alain de Benoist, en nombreuse compagnie, et sur les traces du grand père Jacques Doriot, ex-communiste puis fondateur d'un parti parafasciste [le PPF, Parti populaire français, NdT]), entre vérité et mensonges, afin de rester debout : sans un regard sur son propre passé ni sur son propre présent, sans jamais *se convertir* sérieusement, sans respecter la foi d'avant ni celle désormais acquise. Nous avons été et nous sommes gouvernés par ces personnages dans la pensée et dans les actes, ces personnages qui hurlent souvent contre leurs vieux camarades et contre l'idée qu'ils vendaient le jour d'avant comme absolue et indiscutable. Communistes staliniens jeunes et vieux devenus porte-drapeau du capitalisme en une nuit (comme certains membres du Parti communiste italien et ce celui de l'Union soviétique), jeunes et vieux dignitaires de Tito passés en un clin d'œil au nationalisme le plus effréné et devenus commandants de bataillons d'égorgeurs/violeurs. Le parcours de Ratko

Mladić – le « bourreau de Srebrenica » - est de ce point de vue exemplaire, ainsi que le raconte Clara Usòn dans *La fille* (12), à travers l'histoire de la fille du général serbe, Ana, rattrapée par l'histoire, rattrapée par la vérité sur son père : histoire et vérité qui ont effectué, dans ce cas, une sorte de vengeance transversale, conduisant Ana au suicide en 1994 (comme Sarah Kofman la même année, toujours pour expier la faute des autres), et laissant en vie Ratko, le père tant aimé, aujourd'hui à La Haye pour ses crimes, prouvés et à prouver. Mladić le *communiste*, et aussi Mladić le *nationaliste* effréné, le « *yougoslaviste* » qui a contribué à détruire la Yougoslavie. Tromperies, là aussi, de la rhétorique devenue propagande et qui a généré la dévastation dans les corps et les terres des Balkans occidentaux, désormais abysses d'existences, vides où continuera à s'incarner, pour plusieurs générations, le mensonge transformé en état monoreligieux et mafieux, parmi les vainqueurs/agresseurs comme parmi les vaincus.

Gianluca Paciucci (Trieste)

\*Dans ce contexte, antisémitisme et philosémitisme sont des constructions idéologiques tellement faciles et superficielles, qui permettent des glissements de l'une à l'autre (précision de l'auteur).

*Traduction française proposée par Jean-Yves Feberey*

- (1) Le concept de « nation » a bien sûr subi des changements substantiels dans les dernières décennies de globalisation planétaire et de démantèlement systématique, par les armes, de nombreux états-nations, œuvre du capitalisme international et de son bras armé. Ce phénomène est cependant accompagné de la persistance d'un nationalisme archaïque qui se conjugue, dans les pays les plus forts (Etats-Unis, Russie,

Allemagne, France, Grande-Bretagne, Chine), avec le premier phénomène qui peut être appelé « post-nationalisme », défense de la 'patrie' et racismes d'Etat. Ainsi les difficultés augmentent devant deux monstres apparemment en conflit, mais en réalité étroitement liés, sous des formes diverses et continuellement inédites.

- (2) <http://www.balcanicaucaso.org/aree/Bosnia-Erzegovina/Ritorno-a-Srebrenica-162913>
- (3) Carlo Ginzburg, *Rapporti di forza*, Milano, Feltrinelli, 2000, 161 pages.
- (4) Ginzburg, op.cit. page 39
- (5) Alexandra Laignel-Lavastine, *Il fascismo rimosso: Cioran, Eliade, Ionesco. Tre intellettuali rumeni nella bufera del secolo*, Torino, UTET, 2008 (ed. or. 2002), 465 pages. Ionesco, contrairement aux deux autres, a toujours défié le fascisme roumain, depuis des positions proches de la social-démocratie. Autour de 1968 ses positions se réorienteront dans une direction ouvertement conservatrice. Le texte de Laignel-Lavastine a été soumis en France à des critiques sévères, surtout dans les milieux de droite (voir <http://www.archiveseroe.eu/eliade-a114179154>), mais il soutient substantiellement une analyse approfondie. En Italie, il convient de prendre en considération les écrits de Claudio Mutti, représentant et érudit de la droite radicale. Mais le débat est très vaste, avec des traits parfois inquiétants.
- (6) Sur Eliade, des pages décisives ont été écrites par Furio Jesi: *Cultura di destra*, Milano, Garzanti, 1979 (Nottetempo a republié ce précieux livre en 2011, avec trois inédits et un entretien).

- (7) V. Corneliu Z. Codreanu, *Per i legionari. Guardia di ferro*, ed. it. Padova, Edizioni Ar, 1973 / 2005; le texte original, *Pentru legionari*, est de 1936.
- (8) In Laignel-Lavastine, cit., v. cap. “L’arte della dissimulazione: le strategie sociali”.
- (9) Par exemple, dans la préface de Sanda Stolojan à l’édition française de l’oeuvre de Cioran *Lacrimi și sfinti* (1937) / Des larmes et des saints (Paris, Ed. de l’Herne, 1986), on lit “lyrisme de sa jeunesse”, “jeunesse lyrique” et “adieu au lyrisme”, dans le second après-guerre et sans aucune mention des dégoûtantes compromissions avec la pensée fasciste et l’antisémitisme déclaré. A la

page 25 de l’édition française, Sanda Stolojan définit Cioran comme “un jeune intellectuel balkanique d’avant-guerre”, phrase qui suscite des doutes objectifs : jusqu’à quel âge est-on jeune ? A l’époque de *Lacrimi și sfinti*, Cioran avait vingt-six ans ; quand il écrira les derniers textes antisémites et parafascistes, il en avait trente.

(10) Emil Cioran, ed. it. *La tentazione di esistere*, Milano, Adelphi, 1984, pp. 215.

(11) In Laignel-Lavastine, cit., pag. 118. Dans ce livre, lire le chapitre IX, “La memoria e l’oblio: il passato nelle opere” (pp. 335 – 380).

(12) Clara Usón, *La figlia*, Palermo, Sellerio, 2013 (ed. or. 2012), pp. 488. Ed. fr. *La fille de l’est*, Gallimard, 2014.

## **MISTERO NELLA FORTEZZA EUROPA**

### ***Ottava Lettera marrana***

*Gianluca Paciucci non poteva proporre subito un’analisi delle stragi di Parigi e d’altrove. Proseguirà dunque la sua riflessione nella Nona Lettera marrana (pubblicazione nei primi mesi di 2016).*

Noi tutte e tutti, marrane e marrani, siamo sorpresi dalla piega degli eventi, in questa fase, dagli eventi più minuti a quelli più eclatanti che *non* portano a evidenze e a un cambiamento di rotta ma paradossalmente fortificano il presente nel suo scorrere indisturbato. È quello che ci ha sempre detto Benjamin, e cioè che “lo ‘stato di emergenza’ in cui viviamo è la regola” e che “dobbiamo giungere a un concetto di storia che corrisponda a questo fatto. Avremo allora di fronte, come nostro compito, la creazione del *vero* stato di emergenza; e ciò migliorerà la nostra posizione nella lotta contro il fascismo...” (dall’ottava delle “Tesi di filosofia della storia”). Perché siamo sopraffatti dalle emergenze in corso e dalla continua dichiarazione di crisi o da allarmi perennemente tirati, chiusi in scontri tra fazioni

e tra individui, in una degradazione progressiva dei rapporti interpersonali tra vecchi e giovani, e all’interno del mondo dei vecchi come in quello dei giovani (tra irrilevanza e cooptazione), delle donne come degli uomini, immusoniti/e, con granitiche certezze e miseramente bisognosi/e di un riconoscimento, quando la vera vita è nell’operoso silenzio e persino nel silenzio inoperoso ma corposo di fermenti. Solo da qui nascono le azioni e diventano pubbliche, fuori dalle fanfare dell’*io*, sedicente inascoltato, e dell’arrogante *noi*. Il *vero* stato di emergenza non può che essere la rivoluzione che verrà.

### **FINTE EMERGENZE**

Quali finte emergenze oggi ci toccano? Quella fondamentale delle guerre e delle migrazioni. Essa non è un’emergenza ma solo un’apocalissi quotidiana (sempre Benjamin), è lo stato delle cose, politico e non naturale, e si compone di infinite fratture che producono il dolore dei corpi in guerra o migranti. Questa emergenza ci porta nel cuore dell’Occidente, e nel cuore del cuore di quest’ultimo che è l’Europa (gli altri occidenti sono copie, peraltro egemoniche e riuscitissime, a partire dalle Americhe), vero mistero del pianeta, continente più cupo della più cupa selva. Come sintetizzare l’attuale stato dell’Europa? Con

l'immagine di *anfibi che difendono pantofole*, e cioè di una forza militare ed economica che domina il pianeta con il solo scopo di proteggere il modo di vita medio di parti cospicue degli abitanti del continente desiderosi solo di coricarsi su un divano a fine giornata, qualcuno/a a leggere, altri a giocare col telecomando, dopo pasti iper o ipocalorici (fa lo stesso), un po' d'obbligato sesso –nella pornificazione dell'immaginario- e pace dei sensi, anzi del *sensu unico* in cui siamo. Questo in sintesi ci ha spiegato Michel Houellebecq nel suo Sottomissione (2015) in cui, pur di non perdere gli indubbi vantaggi di questo modo di vita, il protagonista, un docente universitario specialista di Huysmans e amante dell'alcol (quanti bicchieri d'alcol triste –ma nemmeno lontani parenti del *vino triste* di Saba-, in questo romanzo, di vino delle migliori marche, e martini, rum, calvados...) accetta di convertirsi all'islam *moderato* della "Fratellanza musulmana" che alle elezioni presidenziali del 2022 ha preso il potere in Francia con l'aiuto delle codarde sinistre e delle destre *moderate* anch'esse, e sconfiggendo Marine Le Pen: niente di più comodo per un maschio occidentale adeguarsi a un sistema fondato sul distributivismo, sull'intangibilità della cellula familiare (poliginia di Stato, ma non poliandria) e sulle rigorose infrazioni a questo sistema perfetto. Dopo la vittoria del leader della Fratellanza Musulmana, Mohammed Ben Abbas, la violenza nei quartieri che i francesi chiamano *sensibili* (termine delizioso per definire luoghi dove il disastro *si sente* sulla pelle di ciascuno/a), diminuisce *sensibilmente*, e per il resto tutto resta identico a prima e, come prima, le studenti di letteratura, "graziose, con il velo, timide", saranno felici di dividere il letto con il professore. Il movimento principale di questo romanzo va dal fuori al dentro, come la differenza suggerita –di una superficialità rara- tra la donna occidentale, sensuale durante il giorno e in costante atto di seduzione cui l'obbliga il suo status sociale, ma che poi si ritira a sera e indossa comode e informi tute, e la donna orientale, coperta tutto il giorno ma, a sera, capace di sfoggiare i più arditi capi di biancheria sexy (quanti fantasmi albergano in queste visioni, di trito esotismo); e questo dentro è rappresentato dalla "felicità (o benessere) borghese", da difendere a tutti i costi anche con gli *anfibi* a scendere dai cieli e a calpestare le sabbie di mezzo mondo, oppure

con una placida conversione all'islam. Questo movimento è l'esatto contrario di quanto si può leggere in Viaggio al termine della notte (1932) di Céline, e chiude il ciclo aperto da quest'ultimo romanzo. Si legge a pag. 370 della classica edizione Dell'Oglio: "...Nelle case, non c'è nulla di buono. Appena una porta si chiude dietro un uomo, egli comincia a puzzare e tutto quello che porta con sé puzza pure. Egli passa di moda sul posto, corpo e anima. Marcisce. Se gli uomini puzzano, è colpa nostra. Bisognava occuparsene! Bisognava farli uscire, espellerli, esporli. In casa, ci son tutte le faccende che puzzano; ci si fa eleganti, ma puzzano lo stesso...". E "c'è solo la strada / su cui puoi contare, / la strada è l'unica salvezza...", aggiunge Gaber in 'C'è solo la strada' (1), intelligente, commovente reinterpretazione del passo cèliniano sopra citato. Intere generazioni sono state così spinte sulla strada, dai tempi di Céline e Kerouac in poi, con ombre di vitalismo esasperato ma più spesso generosamente gettando il proprio corpo, e non di rado tutta la propria vita, in storie nomadi e cammini; e così pure, da dentro a fuori, nella parte conclusiva del film Dreamers (2003) di Bernardo Bertolucci: nei giorni del maggio parigino, da una manifestazione di piazza una pietra rompe i vetri dell'appartamento borghese dove i tre protagonisti della pellicola stavano morendo, al culmine di una crisi di crescita e di chiusura nella casa – labirinto dei genitori. "Dans la rue", in strada, si sente gridare: s'aprono le finestre, entra aria di rivolta e i tre corrono giù, vacillanti ma subito vivi, di nuovo vivi.

#### LUNGO LE CASE E DENTRO LE STRADE

Così Houellebecq prova a chiudere il ciclo aperto da Céline (dal Céline del Viaggio e non da quello mediocre di Bagattelle per un massacro o di altre sue produzioni letterarie, in cui si è incanalata la stantia e criminale controdecadenza di tanto Novecento) e l'effetto è ormai, ai giorni nostri, sotto gli occhi di tutti e tutte: strade e piazze prive di vita, e solo attraversate da consumatori o minacciate da bande che scendono dai quartieri *sensibili* (vedi sopra). A permetterci di uscire da questa impasse sono due punti di vista che vengono a scardinare il dualismo dentro/fuori in cui siamo prigionieri. Il primo è quello del pensiero femminista classico, così calunniato, oggi, così vituperato dallo squadristo del

discorso egemone, per la maggior parte maschile ma anche di donne di potere (o meglio di donne *nel potere maschile*) o di donne spossessate. Rosangela Pesenti, in un libro (2) che non esito a definire capitale, ci dà l'occasione di pensare oltre le visioni vertiginose di Céline e oltre il fatiscente sguardo di Houellebecq. L'errore principale del dualismo (maschile) tra dentro e fuori risiede nel considerare la casa come luogo delle passioni assopite, dell'abitudine che lentamente si installa e del rimpianto di ciò che è stato e che non sarà più, ovvero come luogo del non conflitto, che invece attraversa –o attraversava- le strade e le piazze. Invece, scrive Pesenti, "...Nelle case crescono i mutamenti, anche impercettibili, delle relazioni tra i generi e le generazioni: gli oggetti, i mobili, la disposizione degli ambienti, i modi d'uso, gli stessi colori, materiali, forme, sono contemporaneamente sensori e sintomi dei cambiamenti. La casa è il luogo per eccellenza del conflitto tra donne e uomini, che viene prevalentemente governato dalle prime a favore di tutti, con una competenza che potrebbe diventare risorsa politica, se non fosse tacitata dall'ideologia della famiglia..." (3). Si potrebbe aggiungere che la casa è il luogo del conflitto tout court il quale, quando non è governato, può diventare femminicidio e infanticidio. Ma conflitto governato non vuol dire ammansito. Esso è manifestazione di una frattura che, inizialmente solo interna, viene esplicitata, messa in campo, promossa perché scattino le reazioni e le controreazioni, attraverso il linguaggio dei corpi e la parola, con il fine di ritrovarsi a un piano diverso da quello da cui si è partiti: un piano che non è necessariamente quello superiore, ma che può essere inferiore, come una cantina, oppure una mansarda vicino al cielo, o persino una superfetazione di organismo palesemente aggiunto al precedente e che pure è lì, forse sgraziato, ma capace di svolgere la sua funzione. La casa come luogo di conflitto, in senso positivo, non poteva essere contemplata né da Céline né da Houellebecq, per motivi opposti, ma nemmeno dal pensiero egemone che parla di economia domestica solo dandole un significato riduttivo e per manometterne le valenze più vaste che consistono, con Lidia Menapace ed altre, nel concepire una innovativa *economia della riproduzione* (4) capace di sabotare il discorso capitalistico della

*produzione* a ogni costo (più spesso *sotto costo*, a danno di persone e ambiente).

Il secondo punto di vista che potrebbe sommuovere l'esistente e le nostre società imputridite è quello delle e dei migranti. Chi sono costoro se non persone che *hanno dovuto lasciare una casa e cercarne un'altra?* Essi/e camminano per le strade del mondo, masse di donne e uomini che nella maggior parte dei casi si fermano a pochi chilometri (che può voler dire centinaia di chilometri...) da dove avevano sempre abitato: non è un caso che, come sappiamo ma come, al tempo stesso vogliamo ignorare, la stragrande maggioranza di chi fugge da guerre e violenze trova rifugio nei Paesi vicini (negli ultimi quattro anni in Libano per siriani e siriane, ad esempio, nel piccolo Libano che pure continua ad accogliere; o in Giordania, e ancora Libano, per i/le palestinesi, dal 1948 a oggi) perché ha la speranza di ritornare. Essi/e camminano, e "quelli che vanno a piedi non possono essere fermati", scrive Erri De Luca (5). E non possono essere fermate/i nemmeno quelle e quelli che s'imbarcano dalle coste della Libia o della Tunisia o della Turchia, nonostante che il Mediterraneo sia diventato un cimitero, lo sappiamo, di migliaia di morti – e la 'morte per acqua' è la più terribile di tutte, perché tende a non restituire i corpi. Essi/e ci dicono che *abitare lungo le case e dentro le strade* potrebbe essere il nostro domani, in inedite dimensioni di pubblica intimità.

## NO BORDERS

Si muovono, i e le camminanti, anche a piedi nudi ma più spesso con calzature di fortuna, o scarpe da ginnastica, i più piccoli, le più piccole, come quelle dei nostri nipoti della stessa età: è tutta una questione di scarpe, allora. *Anfibi* che difendono *pantofole* dall'invasione (stupida parola leghista) di *sandali* o di *scarpe da ginnastica*. E le difendono con il ferro e con il fuoco: con bombardamenti ottusi, innanzitutto, se dobbiamo leggere come fossero un'unica vicenda le recenti devastazione operate dagli statunitensi a Kunduz (bombe contro un ospedale, il 3 ottobre) (6), dai russi in Siria (contro siti militari dell'IS ma anche contro i nemici di Assad) e qualche giorno prima dai francesi. E poi: i continui bombardamenti e rastrellamenti operati dall'esercito di Erdogan in Turchia contro postazioni kurde, in aperta

violazione di quello che era un effettivo ‘cessate il fuoco’ (e gli attentati di queste settimane, l’ultimo il 10 ottobre contro una manifestazione pacifista ad Ankara) (7) e quelli degli aerei sauditi nello Yemen, che uccidono a grappoli persone e cose, e distruggono anche dei siti archeologici di bellezza sconvolgente (8). Non è follia, questa di Hollande, Putin, Obama (nobel per la Pace), Assad e i suoi alleati iraniani, Erdogan, principi sauditi o sgozzatori dell’IS e compari, così come non è un raptus quello che spinge al femminicidio, ma è lucida strategia di guerra per l’accaparramento di mercati e di fonti energetiche, o per garantirsi posizioni strategiche nel grande conflitto tra gangster internazionali. Neanche le loro bombe possono essere fermate, come i piedi di chi è in cammino?

Un momento alto del confronto in questa balorda ennesima finta emergenza si è registrato vicino Ventimiglia, al confine tra l’Italia e la Francia: per impedire l’inesistente invasione di profughi (di guerra o economici, poco importa) la Francia ha bloccato le frontiere e sospeso Schengen da inizio luglio. Migranti nella stazione di Ventimiglia, razzie nei treni, nella piccola stazione di Menton-Garavan, la prima francese appena passato il confine. Rientro in Italia e in questa stazioncina aspettavo il treno: c’era un ragazzo (praticamente impossibile comunicare per ostacoli linguistici) e, dall’altro lato dei binari, un poliziotto francese a gridargli “Italie – Soudan”, ovvero la strada per il ritorno a casa sarebbe stata questa, facile facile, dall’Italia al Sudan. Teppismo di parole (e il mio silenzio). Queste sono le polizie del mondo intero, con qualche lampo di umanità dinanzi al dolore reale (anche questo più volte visto con i miei occhi, nell’atrio della stazione di Ventimiglia). A protestare contro tutto ciò, un gruppo di migranti e di militanti italiani, con qualche appoggio dall’altro lato del confine: una piccola e in fondo ben organizzata tendopoli a un centinaio di metri dalla frontiera, lato italiano, ovviamente. Questo presidio di civiltà, assolutamente non violento, è stato smantellato in fine settembre da 200 poliziotti in tenuta antisommossa, spinti dalle miserrime parole del sindaco di Ventimiglia, tale Ioculano (giovane e di centrosinistra, non un orco reazionario, ma forse ben peggio), e dalle urla di leghisti, fascisti e cittadini *indignati* che vogliano il *rispetto della legalità*, in un Paese

in cui la legalità è una larva. Il presidio No borders ha messo in luce una delle tante feroci contraddizioni dell’Unione Europea, che sta morendo non sulle frontiere tra Paesi *barbari* (leggere ex comunisti, Ungheria – Croazia – Slovenia - Slovacchia, e ora affezionatissimi alle loro pantofole nuove...) ma al confine tra due degli Stati fondatori della Comunità europea: lo stridore non poteva essere più forte. Il comportamento della Francia “socialista” e dell’Italia renziana (più cupa di quella berlusconiana) dice a bassa voce, ma a manganelli levati, quello che l’eurodeputata francese Nadine Morano ha osato affermare ad alta voce, e cioè che il suo Paese, ma direi l’Europa tutta, è “di tradizione giudeo-cristiana e di razza bianca”, e che possiamo graziosamente accogliere degli stranieri (braccia ne servono sempre) ma non troppi, e che non si montino la testa. Delle truppe europee (militari/mercanti/missionari) a scorrazzare e a stuprare per il pianeta da più di cinque secoli in Paesi non giudeo-cristiani e non di razza bianca, nemmeno il sentore. Questa è la non reciprocità: noi possiamo devastare interi Paesi (negli ultimi anni, Iraq, Jugoslavia, Libia, Siria, Afghanistan, con centinaia di migliaia di morti, soprattutto civili) (9) – pur con l’oggettiva complicità dei tiranni locali), ma gli effetti umani di quelle devastazioni non devono raggiungerci. È per questo che siamo noi il pericolo, noi, il *mistero* custodito nella *fortezza* Europa. È per non svelarlo che portiamo la morte nel mondo, così somministrandola quotidianamente a ciascuno e a ciascuna di noi, anche a noi marrane e marrani, maschere stanche.

Gianluca Paciucci (Trieste, 11.10 2015)

- (1) Giorgio Gaber, in “Anche per oggi non si vola”, album del 1974-5.
- (2) Rosangela Pesenti, Racconti di case. Il linguaggio dell’abitare nella relazione tra generi e generazioni, Edizioni Junior, Parma, 2012, pp. 281. Su questo tema bello e utile anche il suo romanzo Trasloco, Supernova, Venezia, 1998, pp. 147.
- (3) Pesenti, pag. 56, Racconti di case, cit.
- (4) Lidia Menapace, Economia politica della differenza sessuale, Ed. Felina Libri, Roma, 1987, pp. VII + 139.

- (5) Erri De Luca, “Coro”, pag. 36 in Solo andata. Righe che vanno troppo spesso a capo, Feltrinelli, Milano, 2005, pp. 92.
- (6) Afferma Loris De Filippi, direttore di Medici senza frontiere in Italia, che “Il danno è stato enorme. Non solo i morti e i feriti ma si è cancellata l’esistenza dell’unico ospedale traumatologico del nord dell’Afghanistan, del solo ospedale a Kunduz in grado di fare interventi chirurgici. Parliamo di una città di 300 mila abitanti, grande come Bologna. In queste settimane di guerra era invaso da feriti tanto che il 1° ottobre avevamo diramato un comunicato per parlarne. Quando è iniziato il bombardamento c’erano 185 persone, di questi 40 bambini di cui 3 erano in terapia intensiva. Sono morti tutti e 3. E poi si è distrutta ogni risposta sanitaria, il direttore dell’ospedale, medici, infermieri, tecnici, anche i guardiani e i farmacisti. Irreparabile...”. I morti dell’attacco, durato troppo a lungo per non essere deliberato, sono stati in totale 22. Ma tutte le aviazioni colpiscono strutture ospedaliere come strategia di guerra: v. Federica Iezzi, “Gli ospedali target di guerra”, Il Manifesto, 13.06 2015, dove si denunciano soprattutto i bombardamenti ad opera degli aerei di Assad.
- (7) Su quest’ultimo fatto e sulla criminale strategia dell’alleato (della NATO) Erdogan un ottimo articolo di Alberto Negri, “Obiettivo destabilizzare”, Il Sole 24 ore”, 11.10 2015.
- (8) Sull’Arabia Saudita, uno dei Paesi più spaventosi al mondo ma buon alleato degli U.S.A., v. Abdel Bari Atwan, “Amara ironia. L’Arabia Saudita ha devastato la Siria e rifiuta i fuggiaschi”, Il Manifesto, 08.09 2015, dal sottotitolo eloquente.
- (9) Solo in Iraq forse 500.000 morti per embargo negli anni Novanta e 150.000, di cui l’80% civili, per effetti diretti dell’ultima guerra. Effetti della civiltà giudeo-cristiana: l’ex anglicano e neocattolico Blair, il battista Clinton, leader del centrosinistra planetario. Per la civiltà giudaica, chiedere alla premiata ditta Netanyahu.

## ***Mystère dans la forteresse Europe*** **Huitième Lettre marrane**

***Depuis la rédaction de cette huitième Lettre, il y a eu les attentats meurtriers du 13 novembre 2015 à Paris, sans oublier tous les autres attentats qui ont eu lieu depuis partout dans le monde. Gianluca Paciucci commentera ces terribles événements dans la 9<sup>ème</sup> Lettre marrane, qui sera publiée début 2016***

Nous toutes et tous, marranes, nous sommes surpris par la tournure des événements, dans la phase actuelle, des événements - des plus ténus aux plus éclatants - qui ne conduisent pas à des évidences et à un changement de cap, mais qui paradoxalement renforcent le présent dans son cours imperturbable. C’est ce que nous a toujours dit Walter Benjamin, c’est à dire que « l’état d’urgence dans lequel nous vivons est la règle » et que « nous devons

atteindre un concept de l’histoire qui corresponde à ce fait. Nous aurons alors en face de nous, comme notre devoir, la création du véritable état d’urgence ; et ceci améliorera notre position dans la lutte contre le fascisme... » (extrait de la huitième *Thèse de philosophie de l’histoire*). Parce que nous sommes dépassés par les urgences en cours et par la continuelle déclaration de crise ou par les sonnettes d’alarmes tirées en permanence, enfermés dans des affrontements entre factions et individus, dans une dégradation progressive des rapports interpersonnels entre vieux et jeunes, et à l’intérieur du monde des vieux comme de celui des jeunes (entre insignifiance et cooptation), de celui des femmes comme de celui des hommes, renfrogné(e)s, avec des certitudes de granit et misérablement en quête de reconnaissance, quand la vraie vie est dans le silence laborieux, et même dans le silence oisif mais dense en ferments. C’est de là seulement que naissent les actions et qu’elles

deviennent publiques, à l'écart des fanfares du *moi*, soi-disant incouté, et de l'arrogant *nous*. Le *vrai* état d'urgence ne peut être que la révolution à venir.

### Fausses urgences

Quelles sont les fausses urgences qui nous concernent aujourd'hui ? Celle fondamentale des guerres et des migrations. Elle n'est pas une urgence, mais seulement une apocalypse quotidienne (toujours Walter Benjamin), elle est l'état des choses, politique et non pas naturel, et se compose des infinies fractures qui produisent la douleur des corps dans la guerre ou chez les migrants. Cette urgence nous porte au cœur de l'Occident, et dans le cœur du cœur de ce dernier qu'est l'Europe (les autres occidents sont des copies, par ailleurs hégémoniques et très réussies, à partir des Amériques), véritable mystère de la planète, continent plus obscur que la plus obscure des forêts. Comment synthétiser l'état actuel de l'Europe ? Avec l'image *d'amphibiens qui défendent des pantoufles*, c'est-à-dire d'une force militaire et économique qui domine la planète avec le seul but de protéger le mode de vie moyen de parts considérables des habitants du continent, désireux seulement de s'allonger sur un canapé en fin de journée, quelques un(e)s pour lire, d'autres pour jouer avec la télécommande, après des repas hyper ou hypocaloriques (cela revient au même), un peu de sexe obligé – dans la « pornification » de l'imaginaire – et la paix des sens, ou mieux du *sens unique* dans lequel nous nous trouvons. Tout ceci,

Michel Houellebecq nous en a donné la synthèse et l'explication dans son roman *Soumission* (Flammarion, 2015). Le protagoniste, un professeur d'université spécialiste de Huysmans et amant de l'alcool (combien de verres d'alcool triste dans ce roman – mais même pas des parents éloignés du *vino triste* d'Umberto Saba -, du vin des meilleures marques, et du martini, du rhum, du calvados...), pour ne pas perdre les indéniables avantages de ce mode de vie,

accepte de se convertir à l'islam *modéré* de la « Fraternité musulmane », qui a pris le pouvoir en France aux élections présidentielles de 2022, avec l'aide des gauches poltronnes et des droites *modérées* elles aussi, et en défaisant Marine Le Pen. Rien de plus commode pour un mâle occidental que de s'adapter à un système fondé sur la redistribution, sur l'intangibilité de la cellule familiale (polygynie d'Etat, mais pas de polyandrie), et sur les rigoureuses infractions qui confirment le système. Après la victoire du leader de la « Fraternité musulmane », Mohamed Ben Abbas, la violence dans les quartiers que les Français qualifient de « sensibles » (terme délicieux pour définir les lieux où le désastre se sent sur la peau de chacune et de chacun), la violence, donc, diminue *sensiblement*, et pour le reste, tout demeure identique à avant, et comme avant, les étudiantes en littérature, « gracieuses, avec le voile, timides », seront heureuses de partager leur lit avec le professeur. Le mouvement principal de ce roman va du dehors au-dedans, comme la différence suggérée – d'une superficialité rare – entre la femme occidentale, sensuelle durant la journée et en constante manœuvres de séduction, ce à quoi l'oblige son statut social, mais qui se retire ensuite le soir et endosse des tenues confortables et informes, et la femme orientale, couverte toute la journée, mais capable le soir d'exhiber les plus audacieuses pièces de lingerie sexy (combien de fantasmes logent dans ces visions d'un exotisme rebattu). Et ce dedans est représenté par le « bonheur (ou le bien être) bourgeois », à défendre à tout prix, y compris avec les *amphibiens* qui descendent du ciel pour piétiner le sable de la moitié de la terre, ou encore avec une tranquille conversion à l'islam. Ce mouvement est l'exact contraire de ce qui peut se lire dans le *Voyage au bout de la nuit* (1932) de Céline, et clôt le cycle ouvert par ce roman. On lit à la page 370 de la classique édition Dell'Oglio : « Dans les maisons, il n'y a rien de bon. A peine une porte se ferme-t-elle derrière un homme, celui-ci commence à puer, et tout ce qu'il porte sur lui pue aussi. Il se démode sur

place, corps et âme. Il pourrit. Si les hommes puent, c'est de notre faute. Il fallait s'en occuper ! Il fallait les faire sortir, les expulser, les exporter. A la maison, c'est tout le ménage qui pue ; on se fait élégant, mais ils puent pareil ». Et « il n'y a que la route/sur laquelle tu puisses compter/la route est l'unique salut », ajoute Gaber dans *Il n'y a que la route* (1), intelligente et émouvante réinterprétation de l'extrait célinien cité plus haut. Des générations entières ont été ainsi poussées sur la route, depuis les temps de Céline et Kerouac et ensuite, avec des ombres de vitalisme exaspéré, mais le plus souvent en jetant leur propre corps, et souvent aussi toute leur vie, dans des histoires nomades et sur des chemins. Et également, du dedans vers le dehors, dans la conclusion du film *Dreamers* (2003) de Bernardo Bertolucci : durant les journées de Mai 68, jetée depuis une manifestation, une pierre rompt les vitres de l'appartement bourgeois où les trois protagonistes du film étaient en train de mourir, au paroxysme d'une crise de croissance et d'enfermement au domicile-labyrinthe de parents. « Dans la rue », on entend crier : les fenêtres s'ouvrent, l'air de la révolte pénètre et les trois se précipitent dans la rue, en titubant, mais subitement vivants, à nouveau vivants.

### **Le long des maisons à l'intérieur des routes**

C'est ainsi que Houellebecq essaie de clore le cycle ouvert par Céline (celui du *Voyage*, et non le médiocre auteur des *Bagatelles pour un massacre* ou d'autres productions littéraires, dans laquelle s'est engouffrée la criminelle et surannée contre-décadence du 20<sup>ème</sup> siècle) et l'effet en est de nos jours désormais sous les yeux de toutes et tous : rues et places privées de vie et traversées seulement par des consommateurs ou menacées par des bandes qui descendent des quartiers *sensibles* (voir ci-dessus). Pour nous permettre de sortir de cette impasse, il y a deux points de vue qui font sortir de ses gonds le dualisme dedans/dehors dont nous sommes prisonniers. Le premier est celui de la pensée féministe classique,

tellement calomnié, aujourd'hui, tellement vitupéré par le corporatisme du discours dominant, pour la majeure partie masculin, mais aussi par des femmes de pouvoir (ou mieux par de femmes qui sont *dans le pouvoir masculin*), ou par des femmes dépossédées. Rosangela Pesenti, dans un livre (2) que je n'hésite pas à qualifier de capital, nous donne l'occasion de penser au-delà des visions vertigineuses de Céline et au-delà du regard délabré de Houellebecq. L'erreur principale du dualisme (masculin) entre dedans et dehors réside dans le fait de considérer la maison comme le lieu de passions assoupies, de l'habitude qui lentement s'installe, et aussi du regret de ce qui a été et de ce qui ne sera plus, ou encore comme lieu du non-conflit, qui à l'opposé traverse – ou traversait – les rues et les places. Au contraire, écrit Pesenti, « dans les maisons croissent des mutations, même imperceptibles, des relations entre les genres et les générations : les objets, les meubles, la disposition des espaces, les façons de faire, les couleurs elles-mêmes, les matériaux, les formes, sont simultanément les capteurs et les symptômes des changements. La maison est le lieu par excellence du conflit entre hommes et femmes, conflit qui est traité de manière prévalente par les femmes pour le bien de tous, avec une compétence qui pourrait devenir une ressource politique, si elle n'était réduite au silence par l'idéologie de la famille » (3). On pourrait ajouter que la maison est le lieu du conflit *tout court* [en français dans le texte, NdT], qui lorsqu'il n'est pas traité, peut devenir féminicide et infanticide. Mais un conflit traité ne veut pas dire un conflit apaisé. Il est la manifestation d'une fracture qui, initialement seulement interne, est explicitée, mise sur la place, mise en avant parce que réactions et contre-réactions se déclenchent, à travers le langage du corps et la parole, dans le but de se retrouver à un autre étage que celui dont on était parti : un étage qui n'est pas nécessairement l'étage supérieur, mais qui peut être inférieur, comme une cave, ou encore une mansarde proche du ciel, ou même une superfétation d'un organisme visiblement

ajouté au précédent, et qui est cependant là, peut-être disgracieux, mais capable d'assurer sa fonction. La maison comme lieu de conflit, au sens positif, ne pouvait pas être contemplée ni par Céline ni par Houellebecq, pour des motifs opposés, mais pas davantage par la pensée hégémonique qui parle d'économie domestique seulement pour lui donner une signification réductrice et en falsifier les valences plus larges, qui consistent, selon Lidia Menapace et d'autres, dans la conception d'une innovante *économie de la reproduction* (4) capable de saboter le discours capitaliste de la *production* à tout prix (le plus souvent à un prix inférieur, au mépris des personnes et de l'environnement).

Le second point de vue, qui pourrait soulever l'existant et nos sociétés putréfiées, est celui des migrantes et des migrants. Qui sont-ils, si ce n'est des personnes *qui ont dû laisser une maison et en chercher une autre* ? Ils et elles cheminent par les routes du monde, masses de femmes et d'hommes qui, dans la majeure partie des cas, s'arrêtent à quelques kilomètres (ce qui peut vouloir dire des centaines de kilomètres...) de là où ils avaient toujours habité. Ce n'est pas un hasard si, comme nous le savons, mais aussi comme nous voulons en même temps l'ignorer, l'immense majorité de celles et ceux qui fuient devant les guerres et les violences, trouve refuge dans les pays voisins (ces quatre dernières années au Liban pour les Syriens, par exemple, dans le petit Liban qui pourtant continue à accueillir ; ou encore en Jordanie, et encore au Liban pour les Palestiniens, de 1948 à aujourd'hui), parce que cette majorité a l'espoir de rentrer chez elle. Ils et elles cheminent, et « ceux qui vont à pied ne peuvent être arrêtés », écrit Erri De Luca (5). Et celles et ceux qui embarquent des côtes de la Lybie ou de la Tunisie ou de la Turquie, ne peuvent pas davantage être arrêtés, bien que la Méditerranée soit devenue un cimetière, nous le savons, pour des milliers de morts – et la mort « par l'eau » est la plus terrible de toutes, puisqu'elle tend à ne pas restituer les corps. Elles et eux nous disent qu'habiter *le long des maisons et à l'intérieur des routes* pourrait être

notre lendemain, ans des dimensions inédites d'intimité publique.

### **No borders**

Ils se déplacent, celles et ceux qui cheminent, y compris nu-pieds, mais le plus souvent avec des chaussures de fortune, ou des chaussures de sport, pour les plus petits et les plus petites, comme celles de nos enfants du même âge : tout est alors une question de chaussures. Les *amphibiens* qui défendent les *pantoufles* de « l'invasion » (stupide parole de la Ligue) des *sandales* ou des *chaussures de sport*. Et les *amphibiens* défendent les *pantoufles* avec le fer et le feu : avec des bombardements obtus, avant tout, si nous devons lire comme étant une seule et même histoire les récentes dévastations effectuées par les Etats-Unis à Kunduz (bombes contre un hôpital, le 3 octobre) (6), des Russes en Syrie (contre des sites du groupe Etat islamique, mais aussi contre les ennemis d'Assad), et quelques jours plus tôt par les Français. Et ensuite : les bombardements permanents et les nettoyages opérés par l'armée d'Erdogan en Turquie contre des positions kurdes, en flagrante violation de ce qui était un cessez-le-feu effectif (et les attentats de ces dernières semaines, le dernier le 10 octobre contre une manifestation pacifiste à Ankara) (7), et ceux des avions saoudiens contre le Yémen, qui tuent des grappes de personnes et de choses, et détruisent aussi des sites archéologiques d'une bouleversante beauté (8). Ce n'est pas une folie, que celle de Hollande, Poutine, Obama (Prix Nobel de la Paix), d'Assad et de ses alliés iraniens, d'Erdogan, des princes saoudiens et des égorgeurs du groupe Etat islamique et consorts, tout comme n'est pas un raptus ce qui pousse au féminicide. Il s'agit au contraire d'une lucide stratégie de guerre pour l'accaparement des marchés et des ressources énergétiques, ou de la volonté de se garantir des positions stratégiques dans le grand conflit entre gangsters internationaux. Même leurs bombes ne peuvent être arrêtées, comme les pieds de qui est en chemin ?

Un moment fort de l'affrontement dans cette énième stupide fausse urgence, a été noté près de Vintimille, à la frontière entre la France et l'Italie : pour empêcher l'inexistante invasion de réfugiés (de guerre ou économiques, peu importe), la France a bloqué les frontières et suspendu les accords de Schengen depuis le début du mois de juillet 2015. Migrants à la gare de Vintimille, rafles dans les trains, dans la petite gare de Menton-Garavan, la première en France après le passage de la frontière. Je rentrais en Italie et j'attendais le train dans cette toute petite gare : il s'y trouvait un jeune garçon (pratiquement impossible de communiquer à cause de l'obstacle linguistique), et de l'autre côté des voies, un policier français qui lui criait : « Italie – Soudan », ou encore que le chemin pour rentrer chez lui était celui-ci, facile-facile, de l'Italie au Soudan. Banditisme de paroles (et mon propre silence). Ce sont les polices du monde entier, avec quelque éclair d'humanité devant la douleur réelle (je l'ai vu aussi plusieurs fois de mes yeux dans le hall de la gare de Vintimille). A protester contre tout cela, un groupe de migrants et de militants italiens, avec quelques appuis de l'autre côté de la frontière : une petite et au fond bien organisée cité de tentes à une centaine de mètres de la frontière, du côté italien, évidemment. Cette défense de la civilisation, absolument non violente, a été démantelée fin septembre par 200 policiers en tenue anti-émeutes, poussés par les misérables paroles du maire de Vintimille, un certain Ioculano (jeune et de centre-gauche, non pas un orque réactionnaire, mais peut-être bien pire), et par les hurlements des partisans de la Ligue, des fascistes et des citoyens *indignés* qui veulent *le respect de la légalité*, dans un pays où la légalité est une larve. Le comité de défense *No borders* a mis en évidence une des nombreuses et féroces contradictions de l'Union européenne, qui est en train de mourir, non pas sur les frontières entre pays *barbares* (lire ex-communistes, Hongrie, Croatie, Slovaquie, Slovaquie, aujourd'hui très attachés à leurs nouvelles pantoufles...), mais à la frontière

entre deux Etats fondateurs de l'Union : le grincement ne pouvait être plus fort. Le comportement de la France « socialiste » et de l'Italie « renzienne » (plus sombre que celle de Berlusconi) dit à voix basse, mais à matraques brandies, ce que l'eurodéputée française Nadine Morano a osé affirmer à voix haute, à savoir que son pays, mais je dirais toute l'Europe, est « de tradition judéo-chrétienne et de race blanche », et que nous pouvons gracieusement accueillir des étrangers (on a toujours besoin de bras), mais pas trop, et à condition qu'ils ne relèvent pas la tête. A propos des troupes européennes (militaires/marchands/missionnaires) qui ont parcouru la planète et violé pendant cinq siècles dans des pays non judéo-chrétiens et de race non-blanche, même pas un souffle. Ceci est la non-réciprocité : nous pouvons dévaster des pays entiers (ces dernières années, Irak, Yougoslavie, Lybie, Syrie, Afghanistan, avec des centaines de milliers de morts, surtout civils (9) – même avec la complicité objective des tyrans locaux), mais les effets humains de ces dévastations ne doivent pas nous atteindre. C'est pourquoi nous sommes nous en danger, nous le mystère bien gardé dans la *forteresse* Europe. C'est pour ne pas le dévoiler que nous portons la mort dans le monde, l'administrant ainsi quotidiennement à chacun et à chacune d'entre nous, également à nous autres marranes, masques fatigués.

Gianluca Paciucci (Trieste, 11.10.2015)

*Traduction française proposée par Jean-Yves Feberey*

- (1) Giorgio Gaber in *Anche per oggi non si vola* (album de 1974-75)
- (2) Rosangela Pesenti, *Racconti di case. Il linguaggio dell'abitare nella relazione tra generi e generazioni*, Edizioni Junior, Parma, 2012, pp. 281. Sur ce thème, voir son roman beau et utile, *Trasloco*, Supernova, Venezia, 1998, pp. 147.
- (3) Pesenti, op.cit., page 56

- (4) Lidia Menapace, *Economia politica della differenza sessuale*, Ed. Felina Libri, Roma, 1987, pp. VII + 139.
- (5) Erri De Luca, "Coro", pag. 36 in *Solo andata. Righe che vanno troppo spesso a capo*, Feltrinelli, Milano, 2005, pp. 92.
- (6) Loris De Filippi, directeur de *Médecins sans frontières* en Italie, affirme que « les dégâts ont été énormes. Non seulement les morts et les blessés, mais aussi la destruction de l'unique hôpital de traumatologie du Nord de l'Afghanistan, du seul hôpital de Kuzul équipé pour des interventions. Nous parlons d'une ville de 300 000 habitants, de la taille de Bologne. Durant ces semaines de guerre, il était rempli de blessés, à tel point que le 1<sup>er</sup> octobre, nous avons diffusé un communiqué pour en parler. Quand le bombardement a commencé, il y avait 85 personnes, dont 40 enfants et parmi eux trois en soins intensifs. Tous les trois sont morts. Et puis on a détruit toute réponse sanitaire, le directeur de l'hôpital, des médecins, des infirmières et infirmiers, des techniciens, ainsi que les gardiens et les pharmaciens. Irréparable... ». Les morts sous le bombardement, qui a duré trop longtemps pour ne pas avoir

été délibéré, sont au nombre de 22. Mais toutes les aviations de guerre touchent des structures hospitalières dans leur stratégie : voir Federica Iezzi, *Gli ospedali target di guerra (Les hôpitaux cibles de guerre)*, *Il Manifesto*, 13.06.2015, où on dénonce surtout les bombardements opérés par les avions d'Assad.

- (7) Sur ce dernier fait et sur la stratégie criminelle de l'allié (de l'OTAN) Erdogan, voir un excellent article d'Alberto Negri, *Obiettivo destabilizzare*, *Il Sole 24 ore*, 11.10.2015.
- (8) Sur l'Arabie saoudite, un des pays les plus épouvantables du monde, mais bon allié des USA, voir Abdel Bari Atwan, *Amara ironia. L'Arabia Saudita ha devastato la Siria e rifiuta i fuggiaschi*, *Il Manifesto*, 08.09.2015.
- (9) Seulement en Irak, peut-être 500 000 morts du fait de l'embargo dans les années 90 et 150 000 (dont 80% de civils), pour les effets directs de la dernière guerre. Effets de la civilisation judéo-chrétienne : l'ex-anglican et néo-catholique Blair, le baptiste Clinton, leader du centre-gauche planétaire. Pour la civilisation juive, demander à la société lauréate Netanyahu.

### ***Le narcissisme malin, la cause possible de la tragédie du Germanwings Flight.***

Le 27 mars 2015, un avion Germanwings avec 150 personnes à bord s'est écrasé dans les Alpes Françaises. Le copilote Andreas Lubitz, âgé de 27 ans a prémédité l'action. Il a dirigé l'avion en plongeant vers les roches. Restant jusqu'au dernier instant impassible aux cris des passagers terrifiés ainsi qu'aux franges désespérées à la porte du pilote. Dans tout cet intervalle de temps d'horreur collective il n'a manifesté aucune émotion. Sa respiration a été calme jusqu'à la dernière seconde. Comment a été possible une telle chose terrible ? Depuis son enfance A. Lubitz a rêvé devenir pilote de ligne. Dans son

adolescence il a pratiqué les sports extrêmes. Ses voisins l'ont décrit comme un jeune homme poli et réservé. L'enquête judiciaire n'a pas découvert ni des liaisons avec des organisations radicales, terroristes, ou sectes, ni la consommation de la drogue. Son stage d'Amérique pour devenir pilote a été interrompu par des causes psychiatriques pendant presque 18 mois. Le diagnostic de cette période reste encore classifié comme étant secret professionnel. Sur ce sujet trois associations professionnelles de psychiatrie, de psychosomatique, et de neurologie et psychothérapie de l'Allemagne ont publié une moins convaincante déclaration commune.

La presse a spéculé beaucoup sur les causes médicales qui ont conduit à ce drame de l'aviation. On a invoqué surtout la dépression, mais aussi le trouble bipolaire et même la

schizophrénie. On a parlé d'un acte suicidaire causé par la dépression. Avec toute la légitimité on doit poser quelques questions : est-ce que A. Lubitz a souffert d'un des troubles mentionnés ? Quel est le plus probable diagnostic ? Est-ce que son action peut être considérée comme un simple geste suicidaire ? Alors des temps de pionniers de la psychiatrie et de la psychiatrie légale on sait que les dépressifs et les bipolaires se suicident. Mais ils ne sont pas ni des tueurs en série ni en masse. Rarement on peut invoquer la notion douteuse de l'homicide altruiste. Les personnes avec schizophrénie peuvent commettre le suicide, rarement le homicide, mais eux aussi ils ne sont pas des tueurs en série ou en masse. Des données dévoilées par la presse, A. Lubitz a prémédité méticuleusement son action, prenant toutes les mesures pour qu'elle réussisse. Il a caché son congé de maladie, en le déchirant. Il a manifestement déclaré à des proches son intention de changer le système pour devenir une personne très importante. Selon mon opinion il n'a pas du tout souffert d'une psychose, mais d'un grave trouble de personnalité. Son passage à l'acte n'a pas été un raptus psychotique, tout au contraire une action très bien conçue dans un but bien défini. La destruction de l'objet de son désir, improbable de l'obtenir à court terme. L'avion avec tous les passagers à bord y compris ses collègues de l'équipage. C'est le phénomène de la destruction autodestruction qui s'explique par le concept mythologique de l'héros. Parce qu'A. Lubitz n'a pas pu réussir dans le court terme qu'il s'est proposé de devenir un héros positif, un grand pilote, il a imaginé une autre façon d'avoir accès au prestige. Il est devenu un héros négatif, un grand destroyer. S'il n'a pas été capable d'offrir aux êtres humains le transport en sécurité, alors par sa vengeance il les a tués. A. Lubitz est un tueur en masse suicidaire.



Quel type de personnalité pathologique a eu A. Lubitz ? Les rares caractérisations parues dans la presse surtout sur son comportement déroulé, nous mène vers des traits narcissiques, sadiques et antisociaux du narcissisme malin (*malignant narcissisme*) décrit par Erich Fromm (1964) et par R. J. Campbell (Campbell's Psychiatric Dictionary, 2009). Ce tragique cas ressemble à „ La mort de Sardanapallus” histoire décrite par Diodore de Sicile (de Sicile) et transposée sur une belle toile romantique exposée au Musée de Louvre du peintre Eugène Delacroix. Selon la légende Sardanapallus (Asurbanipal) a été le supposé dernier roi du royaume de Ninive. Un caractère gourmand, très riche et cruel vengeur. Sachant que sa cité va être conquise par des rebelles fatigués par ses abus, il s'est décidé d'être le spectateur de son autodestruction sur son propre bûcher de flammes. En conséquence il a disposé la mise à mort de toutes ses concubines, y compris sa célèbre bien aimée Myrrha, de tous ses esclaves ainsi que la mise à feu de toutes ses richesses. Participant comme simple spectateur à cet autodafé. Les caractéristiques pathologiques du narcissisme malin sont une combinaison de traits narcissiques, paranoïaques et antisociaux. Leur colère se nourrit par le désir de la vengeance. Ces gens expérimentent rarement la dépression authentique. Il est possible d'avoir des tendances ego-syntoniques suicidaires. Dans ce cas-là, ils commettent le suicide pendant les épisodes critiques de chagrin causés par un échec, ou dans la situation dans laquelle ils se considèrent maître de leur propre destin. Dans ce contexte ils perçoivent le suicide comme leur propre victoire et leur triomphe. Des traits paranoïaques peuvent coexister, dus à l'inflation du ça. Ils projettent leur haine envers les autres qu'ils considèrent comme leurs

persécuteurs. Ils sont incapables de remords et d'introspection. La grandeur d'eux provient d'une surcompensation de l'angoisse paranoïaque. Dans l'étiologie du narcissisme malin les facteurs biologiques sont peu connus. Les facteurs de développement des premières années de l'enfance sont considérés comme essentiels pour la maturation pulsionnelle, la construction du surmoi, et la relation objectale (S. Freud, J. Lacan). Les humiliations et les mauvais traitements, ainsi que l'indulgence, sont tout aussi dangereuses (Ana Freud). Concernant la politique, le social et les facteurs culturels, le psychanalyste italien Franco Berardo Biffo a exprimé son opinion dans un livre récemment publié, intitulé *Les Héros : massacres et suicide* (Ed. Verso, 2015). Mieux poser la question : que peut-on faire pour éviter l'apparition de nouveaux cas ? Pour les personnalités pathologiques « Cluster B du DSM V » les psychiatres sont appelés rarement sur leur propre volonté, et quand ils le font, les médicaments psychotropes ont une action plus que modeste. Les facteurs socio psychoséducatifs, tels que la famille, l'école, l'apprentissage de bonnes règles de conduite sociale, le système de la gouvernance, le pouvoir des exemples positifs des valeurs humaines authentique porté par les facteurs institutionnels, l'organisation, l'application et leur contrôle social et par la loi, apparaissent essentiels pour le développement de l'humain et contre l'aliénation. De ce point de vue, le cas d'Anders Breivik, les meurtres de masse des écoles d'Amérique, l'épidémie des suicides de l'Europe en pleine récession, le massacre de Charlie Hebdo, ainsi le cas de la catastrophe Germanwings, représentent des conséquences douloureuses, de plus en plus fréquentes

## **GRECE : Mémorandum**

La Commission pour la Vérité sur la dette publique grecque (Commission Vérité) a été créée le 4 avril 2015 suivant une décision prise par la Présidente du Parlement, Zoé Konstantopoulou, qui a confié la coordination scientifique de ses travaux à Éric Toussaint, Docteur en sciences politiques.

causées par la politique de la mondialisation. La liaison entre la santé mentale et le capitalisme est expliquée par l'auteur F. B. B. grâce à l'impact de valeurs cultivées par le néolibéralisme sur le comportement humain: le retrait de l'État de l'espace social, la concurrence à tout moyen, l'argent comme pouvoir absolu, le consumérisme comme étant de son propre but, l'Internet avec ses infos d'ordure, les films de mauvais goût, la pub organisatrice de la promotion des pseudo valeurs et des faux modèles; la haine, la sexualité ouverte plus souvent déformée qu'à amener des nouvelles générations d'enfants, la vengeance comme principe hédoniste du pouvoir du moi et but de l'existence de la immoralité comme source de la réussite sociale. Celles ci sont des causes de des effets d'imaturité affective de l'être humain contemporain proie du modèle de comportement qui nous est proposé pour nous gouverner. La société actuelle est de plus en plus angoissée et dépressive et elle adopte des comportements sociopathes, répréhensibles. Malheureusement pour les jeunes générations, ce modèle est un héros de caractère immature, un psychopathe sociopathe, un hédoniste narcissique. Il a un seul but: l'autopromotion sur n'importe quel chemin sans tenir compte des conséquences négatives induites dans la société et aux individus concitoyens. Selon cette pernicieuse psychologie égoïste *l'important, n'est pas qui vous êtes, mais ce que vous semblez être.*

Mircea DRĂGAN (Ploiesti, Roumanie)

<http://www.wpanet.org/uploads/Statement-DGPPN-BVDN-BVDP-Flight-4U9525.pdf>.

<http://www.versobooks.com/books/1746-heroes>

Sofia Tzitzikou, pharmacienne et militante d'un centre de santé autogéré à Athènes, a contribué au chapitre "mesures affectant le droit à la santé et ses violations.

Le premier mémorandum (mai 2010) limitait les dépenses de santé publique à 6 % du PIB (en dessous de la moyenne européenne) ; le second (mars 2012) exigeait une réduction de ! % des coûts de fonctionnement des hôpitaux

pour 2012 et une diminution des dépenses pharmaceutiques équivalente à 1% du PIB

On a alors observé et compté

- plus de suicides
- plus de violences intra-familiales

En 2015: 2,5 M de personnes (1/4 de la population) n'avaient plus de couverture maladie

- La tuberculose, la malaria et le Sida ont progressé
- Davantage de pathologies mentales et de toxicomanies et métaboliques (diabète).
- Il y a eu rupture de nombreux traitements anticancéreux, cardiovasculaires et il y a eu un nombre de morts accru par défaut de soins dont il nous faudra déterminer l'importance.



Fresque murale « En hommage à tous les SDF du monde », Athènes, rue Zoodochou Pigis.  
Photo Anja Vogel.

En tant que praticiens de la psychiatrie, nous espérons promouvoir l'intégrité de l'individu. De la même manière, la finalité de notre programme de santé publique doit être de promouvoir le bien-être émotionnel de la communauté. Les conditions requises pour cela sont la justice sociale et la jouissance des droits de l'Homme universels. Pour cette raison, nous nous associons au peuple grec dans sa résistance aux diktats financiers imposés par "la troika".

Nous exprimons une opposition toute particulière à la politique qui inflige des

souffrances physiques et psychologiques généralisées par :

*-\* la destruction intentionnelle et systématique de l'économie, de la gouvernance, de l'infrastructure de santé, des institutions d'enseignement et de l'intégrité culturelle grecques ;*

*-\* la dégradation délibérée de la cohésion de la communauté et de la stabilité de la famille dont dépend un développement sain des enfants.*

*-\* la violation omniprésente des droits humains à la santé, à la culture et au logement notamment.*

## L'ENGAGEMENT

En solidarité avec le peuple de Grèce et pour soutenir nos confrères en Grèce qui exercent dans des conditions extrêmes, nous nous engageons :

– « à ne pas nuire », en refusant donc d'apporter notre soutien à des activités qui normalisent explicitement ou implicitement la dégradation des conditions d'exercice de la médecine en Grèce.

– à soutenir et, si possible, à participer à des actions de témoignage, d'information et de recherche sur ce que vit le peuple grec ;

- à soutenir des initiatives encourageant nos groupes et organisations professionnels à adopter une position morale en solidarité avec le peuple de Grèce.

Compte-tenu de tout ce qui précède, nous affirmons fermement notre volonté de mettre en cause la responsabilité de "la troika" par la création d'un Tribunal Russell sur la Grèce.

Georges-Yoram FEDERMANN  
(Strasbourg, le 11 novembre 2015)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ric\\_Tous\\_saint](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ric_Tous_saint)



## ***Pour un Tribunal Russell pour la Grèce ?***

### **La solidarité pour seule arme contre l'austérité**

*Nous nous sommes joints, ma femme Anja et moi-même, à un voyage d'études et de partages organisé par le Syndicat de la médecine générale (SMG)<sup>1</sup> et l'Union syndicale de la psychiatrie (USP)<sup>2</sup>, dont je suis membre, qui a eu lieu du 1 au 7 novembre derniers.*

Ce compte-rendu du voyage complète, je m'en rends bien compte, la chronique du n° 143 de la revue *Espoir*, de septembre 2011 : « Européens, nous sommes tous des Grecs » et celle du n° 146 de juin 2012 : « Je crois en la Justice Internationale ».

Nous sommes donc allés à Athènes découvrir le fonctionnement de dispensaires autogérés et rencontrer des réfugiés syriens et afghans hébergés dans des camps, installés dans les complexes sportifs abandonnés depuis les J.O. de 2004.

Les Grecs sont à genoux. Je veux parler des classes populaires. Les autres sont encore à l'abri. Les services publics ne parviennent plus à assurer leurs missions, notamment dans les hôpitaux que nous avons visités. L'importance du préjudice reste à déterminer avec plus de précision.

Les familles font interner leurs malades pour être sûres d'obtenir une consultation et un

---

<sup>1</sup> Syndicat de la médecine générale considéré comme l'aile gauche de la médecine générale.

<sup>2</sup> Voir le site Internet : <http://www.uspsy.fr>

traitement spécialisé en psychiatrie. Les médecins fuient leur pays pour gagner leur vie, dévalorisée au pays.

Certains grecs parlent, à tort, de « génocide ». D'où notre idée de suggérer la mise sur pied d'un Tribunal Russell<sup>3</sup> pour la Grèce contre la « Troïka » (Commission Européenne, Banque Centrale Européenne et Fond Monétaire International) à laquelle s'ajoute le Mécanisme Européen de Stabilité<sup>4</sup> pour constituer « les créanciers ».

L'idée est radicale évidemment car « les torts » sont en partie partagés et les diktats de la Troïka peuvent favoriser la meilleure structuration administrative du pays et la lutte contre l'évasion fiscale. Il n'y a pas de cadastre en Grèce. Mais l'Europe devrait aller beaucoup plus loin, pensons-nous, pour éviter des drames sociaux aux effets dévastateurs avec effet boule de neige.

La Grèce risque de ne plus être autonome au niveau agricole et d'être à la merci des investisseurs étrangers, notamment allemands. Le gouvernement Tsipras n'inspire plus vraiment confiance.

Nous nous sommes dits, au moment tragique des attentats de Paris du 13 novembre, qu'une telle situation catastrophique pouvait très bien être le terreau de futures vocations meurtrières. Et pourquoi pas alors un scénario mortifère, qui nous ferait horreur, qui verrait de jeunes Grecs orthodoxes, « radicalisés », qui commettraient, dans dix ou vingt ans, des attentats (de l'entratrage à la fusillade) à Francfort, Berlin ou Hambourg, tant

---

<sup>3</sup> Le Tribunal Russell, également appelé Tribunal international des crimes de guerre et Tribunal Russell-Sartre, était un tribunal d'opinion fondé par Bertrand Russell et Jean-Paul Sartre en novembre 1966 à la suite de la publication du livre de Russell, *War Crimes in Vietnam*. Il y a eu d'autres tribunaux Russell, notamment pour l'Irak et pour la Palestine.

<sup>4</sup> Le mécanisme de stabilité européen, dont l'objectif est de préserver la stabilité financière de la zone euro dans son ensemble. Pour en savoir plus, site Internet du gouvernement.

l'Allemagne est montrée du doigt dans sa volonté de faire « plier » la Grèce<sup>5</sup>

Alors que le gouvernement d'Alexis Tsipras a connu, depuis un an, sa première grève générale (soutenue par Syriza) le 12 novembre dernier, avons-nous noté Anja et moi, pour protester contre les nouvelles réformes exigées par « les créanciers » d'Athènes, en échange du plan d'aide de 86 milliards négocié pendant l'été, la solidarité s'organise. Dans les dispensaires sociaux autogérés, dans les lieux d'accueil pour réfugiés, des professionnels de

---

<sup>5</sup> Raphaël Lioger désigne par « complexe de Suez », le sentiment de déclin et le délire d'encerclement qui marque l'Europe à la suite de l'affaire de Suez de 1956 et de la perte de sa puissance.

« L'islam est souvent présenté comme une force antisociale et comme une menace identitaire. Ce discours va pouvoir rendre désirable le jihadisme pour des jeunes qui viennent de milieux où l'on ne pratique pas forcément. Mais comme les jeunes Maghrébins sont labélisés « musulmans » souvent malgré eux, ils vont s'identifier à cet islam dont on les affuble (et qu'ils n'ont pas besoin de bien connaître. Et leurs détracteurs non plus d'ailleurs) pour s'opposer à cette société dans laquelle ils ont du mal à s'insérer).

A partir de là, certains peuvent soit glisser progressivement vers le néofondamentalisme leur permettant une recomposition de leur être, de leur virilité sans passer par la violence. D'autres vont se rêver jihadistes, parce qu'ils sont plus frustrés encore, peu enclin à l'étude, en fonction d'une rencontre ou l'influence d'internet.

Dans les années 70, ils auraient pu devenir skinhead ou punk, ou même terroriste d'extrême gauche ! » Libération du 24 novembre du 24 novembre 2015.

la santé bénévoles pallient l'incapacité de l'Etat à protéger les plus fragiles.

Face à des restrictions budgétaires drastiques qui ont précipité les Grecs dans la pauvreté, la solidarité des bénévoles permet de venir en aide aux plus fragiles, notamment dans le domaine de la santé.

Depuis le début de la crise il y a cinq ans, la Grèce a vu son système d'assurance sociale se désintégrer par la chute brutale des fonds publics. Dans le domaine de la santé, les moyens et les salaires ont baissé de manière drastique, ce qui a déjà provoqué la fermeture de nombreux services hospitaliers et une fuite massive de médecins vers l'étranger, disions-nous, alors que le nombre de malades ne cesse d'augmenter.

Les prix de journée des hôpitaux publics et privés ne sont désormais remboursés par les caisses d'assurances qu'avec des retards de plusieurs mois, autant que les actes des praticiens privés... pour ceux qui sont encore assurés.

Les départs de personnels ne sont pas remplacés ; les médicaments essentiels comme les vaccins, les traitements anti-cancéreux, les psychotropes et les antidiabétiques manquent cruellement, entraînant un nombre incalculable de morts prématurées par défaut de soins.

La tuberculose et le sida progressent. Les taux de dépressions, de pathologies mentales et de toxicomanies sont en augmentation. De plus en plus de familles démunies n'ont comme dernier recours que de faire interner leurs malades en hôpitaux psychiatriques, s'ils y trouvent de la place : dans près de 50% des cas contre leur gré.

Dans ce contexte de désintégration sociale et de chômage, les suicides ont connu une hausse considérable de près de 30 % entre 2008 et 2011. Les violences intrafamiliales explosent, si on peut dire.

Face à cette situation humanitaire dramatique, de nombreux professionnels de la santé ont pris les choses en main pour pallier les carences de l'Etat et aider les plus fragiles. Une cinquantaine de dispensaires et de pharmacies autogérés ont vu le jour à travers la Grèce, dont la plupart organisés en réseau.

Des centres d'accueil pour réfugiés sont installés dans les anciens locaux des Jeux olympiques en banlieue d'Athènes. Des médecins généralistes, des pédiatres, des infirmières, des pharmaciens, parfois retraités, y assurent des permanences, bénévolement.

La générosité des Grecs fait le reste. De toutes part les dons matériels affluent : de la nourriture, des vêtements, des couches, des médicaments, redistribués aux près de 3 millions d'exclus de la sécurité sociale, aux réfugiés, pour la plupart syriens ou afghans qui viennent faire soigner leurs enfants et disposer du nécessaire avant de reprendre la route vers « l'Europe »... Vers une vie qu'ils espèrent meilleure.



Selon le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés, plus de 800 000 personnes ont traversé la Méditerranée pour rejoindre l'Europe en 2015, dont la très grande majorité -660 700- est passée par la Grèce et les îles de la mer Egée. 3460 sont mortes ou portées disparues. Un drame aussi pour les habitants de ces îles, plutôt hospitaliers, impuissants et traumatisés à la vue des cadavres échoués sur leurs plages.

Pour le seul mois d'octobre, malgré les mauvaises conditions météorologiques, 210 000 personnes sont arrivées en Grèce, en majorité à Lesbos, principale porte d'entrée des réfugiés en Europe. L'île, débordée, continue en ce mois de novembre d'enregistrer 3 300 arrivées en moyenne par jour.

A notre grande et bonne surprise la solidarité s'est développée en direction des réfugiés malgré les restrictions.

On observe donc la destruction systématique (peut-on encore affirmer qu'elle n'est pas intentionnelle quand on constate l'ampleur des dégâts humains ?) de l'économie, de la gouvernance, de l'infrastructure de santé, des institutions d'enseignement et de l'intégrité culturelle grecques.

On observe la dégradation de la cohésion de la communauté et de la stabilité de la famille ainsi que la violation omniprésente des droits humains à la santé, à la culture et au logement notamment.

La Commission pour la Vérité sur la dette publique grecque (Commission Vérité) a été créée le 4 avril 2015 suivant une décision prise par la Présidente du Parlement, Zoé Konstantopoulou, qui a confié la coordination scientifique de ses travaux à Eric Toussaint<sup>6</sup>. Sofia Tzitzikou, que nous avons rencontrée, qui est pharmacienne et militante d'un centre de santé autogéré à Athènes, a contribué au chapitre « mesures affectant le droit à la santé et ses violations », dont nous nous sommes beaucoup inspirés pour rédiger ce texte.

La Commission a qualifié la dette « d'illégitime et d'odieuse ».

Nul doute hélas que l'impératif sécuritaire actuel, après les attentats du 13 novembre, ne repousse l'urgence du règlement social de la crise grecque.

Une fois de plus « le peuple » (et les réfugiés) subira une double peine en risquant, de surcroît, d'ouvrir les bras (et un boulevard) à l'extrême-droite.



Georges-Yoram FEDERMANN (Strasbourg)

<sup>6</sup> Éric Toussaint est porte-parole du réseau international du Comité pour l'Annulation de la Dette du Tiers Monde (CADTM) qu'il a contribué à fonder. Historien de formation, il est docteur en sciences politiques de l'Université de Liège (ULg) et de Paris VIII. Il est également membre du conseil scientifique d'ATTAC France. Il a participé à la fondation du conseil international du Forum social mondial en 2001.

*Quelques considérations  
psychodynamiques en criminologie  
politique*

*La guerre contemporaine comme  
rupture*

Ces dernières années, on a assisté à une multiplication des foyers de guerre, à l'irruption polymorphe du terrorisme dans nos vies, y compris en France (Charlie-hebdo, Le Thalys, un patron décapité en Isère...). Nous sommes insidieusement passé d'une « période d'après-guerre » qui était une période de reconstruction des rapports humains à une époque « d'avant-guerre »...Et même de guerre, d'un type nouveau. Nous sommes aujourd'hui en état de guerre, nous continuons à vivre, bien sûr, mais en étant marqués et changés, car cette guerre nouvelle, qui a ses continuités logiques (on en souffre, on en meurt) fait rupture profonde avec les conflits antérieurs par certains de ses aspects. En ce sens, tout ce qui a été acquis du point de vue défensif au niveau psycho-social à l'occasion des conflits précédents devient suranné et caduc.

Cette néo-guerre (le terme fait aussi référence à cette guerre comme un cancer métastatique) imprime sa marque sur le collectif, fondant un syndrome traumatique torpide à démonter car ses conséquences s'en retrouvent dès aujourd'hui dans les mentalités (racisme, replis sur soi) et dans la pathologie, fondant une criminologie psychiatrique nouvelle. Chaque guerre introduit un tournant culturel autant qu'économique et technologique : H DUNANT et la Croix-Rouge (1863) puis la notion de pathologie psychique de guerre (Vietnam 65, Kippour 73, Irak 91/2003...) Les guerres précédentes, dites conventionnelles, ont provoqué leurs cortèges de S post traumatiques, dans le monde militaire puis aussi dans le monde civil : une discipline psychiatrique est née.

Cette néo-guerre provoque un bouleversement des relations humaines donc de notre carte du monde : quelques réflexions :

-1- il y a un paradoxal rétrécissement ou une reconfiguration de notre monde. Des jeunes partent en N-Z, il y a le programme Erasmus, via Skype on communique en temps réel avec l'autre bout de la planète...certes...Il y avait autrefois les *terras incognitas*, terres vierges, en blanc sur la carte du monde, lieux mentaux de projection de tous les fantasmes explorateurs, il y a désormais les *terras interdictas*, vastes territoires qui font tâche d'huile où il ne fait plus bon aller. Cela va des zones de non-droit dans les quartiers (réelles ou fantasmées) aux zones interdites du monde à cause des guerres.

Il y a quelques années on pouvait aller en quelques semaines aventureuses, « en 2 cv de Paris à Katmandou » (cf. les routards) Téhéran et Kaboul étaient des escales... Qui oserait partir ainsi de nos jours. Notre civilisation se replie sur quelques territoires sécurisés : exit récemment la Tunisie, l'Égypte...le Maroc, et la Turquie bientôt ? Et ces territoires sécurisés ne le sont plus tout à fait, il faut s'y adapter et définir de nouvelles routines de vie.

-2-Notre monde est devenu territoire de guerre. On se bat à coté de nous. Ces combats peuvent arriver chez nous : image : Il y a une différence entre «entendre les voisins se disputer » et le fait que ces voisins un jour défoncent notre porte d'entrée pour continuer la dispute chez nous, voire pour nous prendre à partie et nous impliquer dans leur querelle, on ne peut plus être spectateur.

-3-On est dans une configuration inouïe de la guerre, c'est la guerre la plus archaïque qui se soit déroulée à cette échelle. C'est cela qui est le plus important. On ne peut pas s'extraire de cette guerre et elle nous touche au plus profond de ce que nous sommes. Nous allons essayer de le montrer.

-A-Ce n'est pas (seulement) une guerre économique (au sens marxiste), les grilles de lecture issues du marxisme peinent à donner

sens à ce qui se passe. Ce sont des conflits apoptoses. Perdants-perdants. Les gains territoriaux sont fluctuants, ce sont surtout des foyers itinérants d'embrasement...Même la carte du califat d'EI est une construction mentale car les 9/10èmes du territoire sont des déserts inhabités, des no man's lands. Tout le monde y est pauvre au regard des critères actuels (sauf le portable!!), les vainqueurs ne peuvent pas profiter de gains matériels au sens classique (maison, pétrole...le pétrole est ressource pour acheter des armes...on ne peut pas parler d'aisance matérielle des combattants. Ben Laden vivait chichement, le mollah Omar se terrait dans une grotte, les chefs islamistes du Sahel vivent sous une tente bédouine... Non, l'enrichissement ne se voit pas sur le terrain. Pourquoi combattre pour en être appauvri ?

-B-La coloration idéologique radicale et religieuse prosélyte qu'on lui donne n'est qu'une manière de masquer le désarroi et l'incompréhension des politiques incapables de trouver du sens à ce qu'ils ne maîtrisent plus. Al Qaeda était un mouvement idéologique, s'il est supplanté aujourd'hui, c'est qu'il ne fait plus le poids face aux enjeux plus profonds de phénomène. Non, Malraux n'avait qu'imparfaitement raison, ce n'est pas le sacré qui est en jeu au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est le ça !! C'est le ça déchaîné par un surmoi cruel. Ce qui est en jeu, ce n'est pas un nouveau djihad...Ce n'est pas une religion ou une idéologie qu'on exporte, c'est la guerre comme mode de vie, revendiqué, total, absolu...Mais pas la guerre dans la totalité, c'est l'image orgastique de la victoire ! Ce qui est exporté et fascine (puisque EI recrute) ce sont des mœurs nouveaux, c'est au fond la quête d'un orgasme permanent, d'un flash de morphinomane sans passé, sans lendemain que l'urgence à le répéter, sans autre justification que l'image qu'on en téléposte. Il n'y a aucune idéologie, aucune référence spirituelle authentique dans le discours des belligérants, il n'y a que des interdits et de la haine, comme justification de cette sexualité nouvelle. Et quand nous disons

sexualité, c'est par référence à la sexualité infantile freudienne, ce que font les djihadistes de leurs captifs, c'est de l'autoérotisme morbide qui s'incarne dans un selfie. On peut se poser la question : que nous dit leurs discours sur le psychisme des Djihadistes ? Comment les combattre si on ne perçoit pas les ressorts de leur action

Quelques pistes :

-B-1-recherche hors du milieu naturel (familial ou communautaire) d'un étayage structurant, dissolution insidieuse ou brutale de la personnalité consciente au profit du groupe dont la fonction narcissisante est poussée au paroxysme dans la mesure ou un sujet éprouvant une vacuité existentielle, un déficit identitaire par rapport au modèle narcissique nourri des identifications infantiles et/ou une carence affective induisant un sentiment d'infériorité peut se soumettre à un leader charismatique (ce n'est pas nouveau cf. Freud : Psychologie des foules et analyse du moi ). Il s'y ajoute un sentiment d'invincibilité de l'individu en foule (cf. l'image du vainqueur véhiculée sur les réseaux sociaux). Enfin, se met en acte une résurgence pulsionnelle et instinctuelle sous forme cruelle et destructrice. C'est sur ce dernier point qu'il y a rupture et que se superpose aux composantes socio-économiques et idéologiques, une composante archaïque systémique dont l'émergence constitue une nouveauté.

-C-Nous vivons la première guerre civile mondiale de l'histoire humaine, on y retrouve logiquement les cruautés propres à la guerre civile (cf. le prototype : la guerre civile de 1936, espagnole : *viva la muerte* était le cri de ralliement des franquistes-Fernando Arrabal 1971). C'est une guerre civile dans laquelle le villageois, le voisin, l'ami, le parent peut être ennemi ou cible... il n'y pas de ligne de front (comme en 14-18), il n'y a pas d'uniforme, juste des treillis, des bandeaux sur lesquels sont inscrits des slogans, il n'y a pas de nation qui vaille, pas de drapeau, il n'y a pas de distinction entre civils et militaires et les lois de la guerre que des années de civilisation avaient construite ne s'appliquent pas. Les

conventions sur les droits des prisonniers (Genève) non plus, et d'ailleurs il n'y a pas de prisonnier.

Il n'y a qu'un butin humain. A consommer. Le but de cette guerre, c'est ce butin humain. Femmes yézidiées, otages occidentaux, soldats réguliers syriens, civils, femmes et enfants réquisitionnés sous n'importe quel prétexte... Dans cette guerre, asymétrie extraordinaire, il n'y a de prisonnier que d'un seul côté.

Les membres de Daech faits prisonniers, on ne les voit pas... Ils sont souvent tués tout de suite eux aussi, au mépris des conventions, comment, on le sait pas car il n'y a pas d'image, et surtout, fait nouveau, ils demandent à l'être car ainsi ils montent aussitôt au paradis d'Allah, le pire qu'on puisse leur faire c'est le garder en vie. La perspective assumée de leur mort rend compte du fait que leur surmoi est lui aussi cruel, en miroir avec la cruauté de leur pulsion. En ce sens, ce ne sont pas des soldats, ce sont tous des kamikazes, tous des héros au sens de la mythologie, tous des monstres fabuleux !

-D-C'est une guerre d'image, à travers les réseaux sociaux, donc une guerre de clichés ; clichés contre clichés. Et les seules images disponibles des soldats de l'EI ce sont des images de vainqueurs, on ne voit pas les combats, on ne voit pas leurs morts, on voit des images de défilés victorieux (sur des 4X4, des chars) et des mises en scène d'exploitation du butin humain quelle que soit la rationalisation de ces mises en scène ; on ne voit que la fin de la guerre, cette faim de guerre des soldats jamais rassasiés de cruauté et de pouvoir, engagés dans une quête addictive et jouissive de prisonniers au risque de leur mort, Viva la Muerte ! Les combattants de l'EI sont les acteurs de leur propre film, ils ont des noms d'acteurs et leur changement de nom (prise de pseudonymes) consacre leur mutation identitaire et enregistre la nouvelle appartenance. Ils jouent au fond la composante pornographie de la vie. Ils jouent à la guerre comme dans un jeu vidéo dont ils seraient les héros négatifs et où le game over n'existe pas. Ils ne se ressentent pas invincibles, leur

quotidien leur montre bien le contraire, ils savent que leur mort est au bout du chemin, ils le revendiquent et en jouissent. Cette exaltation est de l'ordre de l'état-mixte maniaco-mélancolique qui abolit discernement, jugement et qui entraîne des distorsions des perceptions. On n'est pas dans le délire, on est néanmoins dans une sorte de dépersonnalisation au sens propre.

Leur mort elle-même est parfois aussi virtualisée dans ces jeux vidéo auxquels se réfère l'iconographie de ce festin-destin, elle est le sel fantasmatique qui permet de justifier tout ce qui est fait aux vaincus et aux otages. Et aux civils. L'équation est : « j'accepte de mourir, donc j'ai tous les droits », ce qui est un paradigme nouveau du guerrier. On ne parle plus de sens (moral ou collectif) à la mort, on parle de l'immédiat du vainqueur, de son ivresse.

Leur mort n'est qu'une idée et pour ces sujets qui la côtoient chaque jour dans sa plus terrible réalité (cadavres puants, pendus desséchés, camarades mutilés par les bombes, décapités agonisant).

L'idéation de leur mort qui n'est pas une idéation suicidaire car le kamikaze n'est pas un suicidant, peut aussi avoir une composante jouissive mais elle est mise à distance par le fait que seul compte l'instant présent, cette fête des sens avec ou sans lendemain. Ce fonctionnement est très analogue avec ce qui se retrouve dans certaines addictions (cocaïne, héroïne) et d'ailleurs, semble-t-il, les jeunes djihadistes seraient fréquemment drogués aux amphétamines comme le Captagon® :

« Ça donne la pêche, tu te mets à combattre sans te fatiguer. Tu marches droit devant toi. Tu ne connais plus la peur. Les combattants l'utilisent pour veiller et pour augmenter leurs performances sexuelles »

La cruauté virtuelle des combats et la dénégation préalable de la qualité d'humain {aux adversaires, non ! aux captifs}, justifient par avance toute la cruauté de ce qui leur est infligé et dont nous sommes nous-même témoins et participants en visionnant les vidéos

partagées dans cette guerre des images, en les commentant et pour partie en en étant fascinés. On est dans le snuff movie permanent avec escalade dans les scenarii, comme dans une addictions : fusillé, crucifié décapité, noyé, écartelé... Il est à noter seuls les viols restent de l'ordre de l'intime. Y a-t-il relation sexuelle ? Cela pose question, ces jeunes gens sont-ils réellement encore capables d'avoir un rapport sexuel « normal » sans violence avec une personne consentante... Ne sont-ils pas au fond des traumatisés de guerre, sexuellement impuissants ayant asséché leur réservoir hormonal, obligés d'augmenter le stimulus et la dose d'adrénaline, comme le font les toxicomanes en assuétude. Dès lors s'est érigé un système qui pourrait ressembler à un système nihiliste pseudo-sadien ou pasolinien mais qui n'en n'est qu'un fragment morbide, un faux-semblant de plus. Pas de mise en tension, pas de préliminaire, juste le passage à l'acte de jouissance qui doit être réitéré sous peine d'annihilation.

Ce modèle est devenu un système politique puisqu'il organise la vie des gens, un système dans lequel le ça a pris le dessus. C'est un mode de vie et sans dire que les jeunes djihadistes sont influencés par les jeux vidéo, on peut dire que l'univers de ces jeux traduit à sa façon le leur. Un monde intemporel, anhistorique (cf. les destructions de ruines antiques) et dans lequel l'ICS fait jouer un surmoi cruel, un moi fragilisé narcissiquement (sur le plan identitaire par ex.), donc un ça triomphant, jouissant.

Ces atrocités ne sont pas des exceptions. Toutes les guerres, toutes les fins de guerre ont permis des atrocités destinées à soulager la tension psychique des combattants (les soudards dans les guerres moyenâgeuses, les soldats russes entrant dans Berlin, les soldats occupants américains d'origine juive allant tuer des civils allemands après la découverte des camps de concentration, la tonte des femmes en France durant l'épuration... Non tout cela restait néanmoins marginal, périphérique et hors le processus socio-économique de la guerre qui le

permettait, c'était un moment cru, explosif... Là, c'est la règle, la rupture c'est que c'est érigé en système, en une fin en soi. Le soudard est devenu général. Ivre de sa victoire, il fait du monde le théâtre de ses fantasmes les plus primitifs. On retrouve ce que Lacan a « épinglé comme « la figure obscène et féroce du surmoi »...commandement de jouir, de jouir de l'excès comme tel, du plus-de-jouir que l'on récupère d'une soumission extravagante à la Loi réduite à un énoncé sans énonciation. Le dualisme du licite et de l'illicite, du hallal et du haram, auquel se soumet la vie du croyant djihadiste réduit celle-ci à une pure culture de la pulsion de mort. »

Qui pourrait mettre de l'ordre ? Les chefs de guerre ne peuvent apporter d'apaisement pulsionnel, ils ne sont que des icônes floues, une photo volée, sans date, un surnom bizarre qui rappelle souvent une difformité : « le borgne, le boiteux » (rappel de blessures de guerre ; blessures narcissiques, traumatismes fondateurs devenant collectifs...) comme si étaient convoquées aux commandes nos plus bas instincts, nos tares, nos blessures. Dès lors il n'est pas étonnant que ce qui se passe et est propagé fasse écho aux jeunes en oppositions aux codes de la culture dominante, marginalisés et désaffiliés par notre société actuelle, et qu'EI recrute. La radicalisation précède souvent l'islamisation et l'islamisation n'est qu'une coloration secondaire du processus morbide une fois celui-ci enclenché.

Et pour conclure :

Ce qui fait rupture dans cette guerre, c'est que les grilles de lectures socio-économiques et idéologiques ne suffisent plus. Pour combattre ce phénomène, il faut l'appréhender et le traiter à travers son ressort libidinal, ce qui fait qu'il nous révolte et nous fascine, ce qui fait qu'il infiltre les consciences et l'inconscient collectif. Notre génération affronte un phénomène nouveau du registre de la criminologie psychiatrique dans son versant politique et intime.

Didier BOURGEOIS (Psychiatre, Montfavet)

## *La vérité du Cogito et le stade du miroir*



Calin Hetes au CUM (Nice, 2015)

Au début de sa communication « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je – telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », faite au XVIe Congrès international de psychanalyse de 1949, Jacques Lacan fait une affirmation qui semble être d'une importance extrême pour la compréhension de l'auto-positionnement de Lacan dans l'histoire de la pensée et plus précisément dans l'histoire de la philosophie.

« La conception du stade du miroir que j'ai introduit à notre dernier congrès, il y a treize ans, pour être depuis plus ou moins passé dans l'usage du groupe français, ne m'a pas paru indigne d'être rappelée à votre attention : aujourd'hui spécialement quant aux lumières qu'elle apporte sur la fonction du je dans l'expérience que nous en donne la psychanalyse. Expérience dont il faut dire qu'elle nous oppose à toute philosophie sortie directement du Cogito. » (1)

La philosophie n'est pas ici conçue par Lacan dans le sens rigoureux (cette rigueur qui a tout à voir avec le caractère figé du rigor mortis, de l'apaisement définitif de tout conflit de la pensée sous le coup mortel de la certitude) du terme, mais large, nuageux, avec des limites floues et qui a la tendance d'envelopper tout,

sans pourtant couvrir. C'est peut-être la raison pour laquelle il parle de lumière, ou plus précisément de « lumières » par souci de multiplicité(s). Mais il est possible qu'il s'agit de *lucus at non lucendo* (2) ce mélange d'ombres et lumières, cette clairière qui est la métaphore de la vérité pour Martin Heidegger, un philosophe de qui Lacan a su s'inspirer. Comme Lacan, lui aussi s'oppose à toute philosophie, qui non seulement est sortie du Cogito, mais surtout qui a mené vers ce Cogito qui, n'est pas venu ex nihilo.

Il ne faut pas confondre ici opposition avec négation, car on peut s'opposer sans nier celui à qui on est autre. Voici réintroduite la dialectique si chère à Lacan qu'il n'hésite pas de dire à raison processus dialectique... processus analytique. Position et opposition, thèse et antithèse, multiplicité qui reste multiple même dans l'ensemble de la synthèse, car il y a « ensemble » seulement là où il y a pluralité. Pour Lacan en bon dialecticien il s'agit de penser avec ceux avec qui il s'oppose ou desquels il se revendique.

« Vous m'avez entendu, pour en situer la place dans la recherche, me référer avec dilection à Descartes et à Hegel. Il est assez à la mode de nos jours de « dépasser » les philosophes classiques. J'aurais aussi bien pu partir de l'admirable dialogue avec Parménide. Car ni Socrate, ni Descartes, ni Marx, ni Freud ne peuvent être « dépassés en tant qu'ils ont mené leur recherche avec cette passion qui a un objet : la vérité. » (3)

Cette impossibilité de dépasser les classiques, et on fait référence ici surtout à Freud a été souligné aussi par Foucault, le philosophe qui a pensé avec une profondeur et une complexité sans précédent le sujet. Il parle même d'un jeu inévitable de miroirs dans lequel toute interprétation de l'homme se trouve mise.

« Freud, Nietzsche, Marx, en nous enveloppant dans une tâche d'interprétation qui se réfléchit toujours sur elle-même ont constitué autour de nous, et pour nous, ces miroirs, d'où nous sont

renvoyées des images dont les blessures intarissables forment notre narcissisme aujourd'hui. » (4)

Ces blessures, surtout celle faite par Freud même, la dernière et la plus fraîche, est de reposer la conscience sur l'inconscient. N'est donc anéantir toute illusion rationaliste sur la raison maîtresse et transparente à soi, capable de se représenter sans faille la vérité, cette illusion du Je qui pense, donc qui connaît la vérité. La blessure freudienne est la conséquence de l'arrachement de la vérité.

Est-ce qu'on peut parler de narcissisme sans blessure ? Est-ce que le mythe de Narcisse existait sans la mort tragique de celui-ci ? Narcisse devant son reflet qui ne cessait pas de se dérober des qu'il essayait de le toucher en plongeant ses mains dans le miroir de l'eau, torturé par le désir voulut se séparer de lui-même et se frappa, se blessa jusqu'au sang avant de dire adieu et de rendre son âme. N'est là une des plus belles et tragiques métaphores de l'intangibilité du Je...pense.

Mais le refus du primat du Cogito par la psychanalyse qui ne peut accepter par principe l'idée d'un sujet fondateur, transparent à lui-même et source du rapport au monde, ne doit pas être confondu avec le rejet de toute subjectivité. C'est la même dialectique du penser avec tout en allant au-delà. Le *Je* doit advenir pour prendre en charge son destin : *Wo Es war, soll Ich werden*, « Là où le ça était, le *Je* doit advenir ». La projection asymptotique du Je qui doit advenir, sans aucune garantie qu'il adviendra, maintient le sujet dans l'ekstase, le corrélat de l'aliénation. La question de Lacan est (si on peut résumer grossièrement ainsi) : est-ce que le Je qui dit « Je pense » est le même que « Je pense ». Est-ce que existe une correspondance, dans le sens de la vérité correspondance entre *Cogito* et *Cogitatum*, entre le sujet et l'objet qui est ce sujet pour lui-même ? Or c'est une autre illusion narcissique de la conscience, et là où on croit et on désire l'unité (synthétique a priori, pour parler un peu

de Kant) il n'y a que la division, la *Spaltung* freudienne.

« Qu'est-ce que cherche Descartes ? C'est la certitude. J'ai, dit-il un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux – soulignez désir – pour voir clair – en quoi ? – en mes actions et marcher avec assurance en cette vie. » (6)

Or, le Je qui dit « Je pense » vient de Narcisse qui se voit dans le miroir de l'étang, se reconnaît, dit : « Je suis lui. » et meurt du « désir du désir de l'Autre ». Le désir de Descartes n'est pas le désir d'être reconnu tel qu'il se voit dans le miroir de la conscience, celui qui pense vrai, n'est pas être reconnu par l'Autre ? N'est le Cogito « l'acte d'intelligence », même si le sujet est leurré et se ment, cette parole « même mensongère » qui suscite la vérité. (7)

Le caractère fondateur de la reconnaissance, la découverte d'une altérité insurpassable à travers sa propre image en miroir, « structure ontologique du monde humain » comme dit Lacan (ou première forme de socialisation selon Henry Wallon) est censé dépasser le faux paradoxe : comment il peut exister une reconnaissance sans une connaissance préalable, car il n'y a pas de connaissance sans l'altérité. C'est plutôt la connaissance qui est seconde par rapport à la reconnaissance, qui, si on veut établir une correspondance entre « le petit homme » et son image.

« ... le petit homme à un âge où il est pour un temps court, mais encore pour un temps, dépassé en intelligence instrumentale par le chimpanzé, reconnaît pourtant déjà son image dans le miroir comme telle. Reconnaissance signalée par le *Aha-Erlebnis*, où pour Kohler s'exprime l'aperception situationnelle, temps essentiel de l'acte de l'intelligence. » (8)

Par la suite, et par le biais d'un petit ex-cours, j'essayerais de démontrer le cheminement de la pensée d'Heidegger vers le point de rencontre avec Lacan, au moins dans la déconstruction,

sinon dans la majorité des conclusions. Mais ce qui est important ici est la démarche symptomatique commune. Pour lui le deuxième grand problème philosophique, après celui de la réalité, qu'on évitera de traiter ici et maintenant, est celui de la vérité. Il s'attaque aux conceptions traditionnelles de la vérité, telles qu'elles ont été perpétuées par la philosophie occidentale, sans véritables changements : la vérité-adéquation et la vérité-évidence.

Historiquement la source de la conception de la vérité comme adéquation est Aristote, le « père de la logique » (voici que la question du père revient !). L'énoncé synthétique de cette conception est *veritas est adequatio intellectus et rei*, la vérité est l'adéquation de l'intellect et de la chose, la compréhension de la réalité. La pensée humaine par sa capacité de compréhension (*intellectus*) doit être le reflet fidèle de la réalité pour pouvoir prétendre dire la vérité. Donc la réflexion est cet imago, cette identification avec l'ordre des choses, or c'est Aristote qui disait que l'ordre du langage doit être le reflet de l'ordre des choses et que le temps c'est l'ordre du mouvement, toujours des choses, d'ailleurs.

Le lieu unique de la vérité, toujours selon cette conception est l'énoncé propositionnel, par extension le langage. Mais l'essence de la vérité se situe à l'extérieur du langage dans « l'accord » absolu avec l'objet. Le problème est là, dans cette relation. C'est comme si on disait que le signifiant existe seulement dans le rapport unique et indissoluble avec son signifié. Cette conception est profondément enracinée dans notre inconscient et se révèle dans des expressions du langage courant comme : « parler de quelque chose », « être objectif », « l'objet de la discussion » etc.

La contestation a comme objet cette relation qui institue l'extériorité, or c'est une extériorité qui est impossible.

Pour Heidegger la métaphore sylvestre de la clairière, où vu et non-vu coexiste dans un tout,

où la lumière est par rapport à l'ombre, et l'inverse, dans une complémentarité indissociable, est la meilleure manière de suggérer la vérité telle qu'il la voit. L'*a-letheia* c'est le terme préféré par Heidegger pour signifier ce que le signifiant vérité désigne en morcelant. Ce que veut Heidegger est de reconstituer le corps morcelé de la vérité en laissant apparaître l'ombre de la vérité.

*Aletheia* est la négation, par l'ajout de l'a privatif du *lethe* qui veut dire en grec ancien l'oubli, *Lethe* était aussi le fleuve de l'oubli dans lequel tout âme devait boire avant de descendre dans le royaume d'Hades. Pour Heidegger ça n'a rien à voir avec l'anamnèse platonicienne. C'est plutôt une découverte (*Entdeckung*) dans le sens archéologique, freudien du terme. *Aletheia*, c'est la reconnaissance de l'oubli.

Calin Hetes (Nice)

## Bibliographie

- (1) Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » in *Ecrits I*, Ed. Seuil, Paris, 1999, p. 92.
- (2) Sigmund Freud, « Sur le sens opposé des mots originaires », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Ed. Gallimard, Paris, 1985, p. 58.
- (3) Jacques Lacan, « Propos sur la causalité psychique » in *Ecrits I*, Ed. du Seuil, Paris, 1999, p. 192.
- (5) Michel Foucault, « Nietzsche, Freud, Marx » in *Dits et écrits*, vol. 1, Ed. Gallimard, Paris, 2001, p. 595.
- (6) Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, Paris, 1973, p. 247.
- (7) « La vérité ne se fonde que de ce que la parole, même mensongère, y fait appel et la suscite. », J. Lacan, *ibid.* p. 121.
- (8) J. Lacan, *Ecrits I*, «Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je», Ed. de Seuil, Paris, 1999, p. 92.

## ***La douleur morale.***

### ***Son expression dans la musique romantique - Essai affectivo-musical***

***Franz Schubert (1797 – 1828)***



Douzième d'une fratrie de quatorze enfants, Franz Peter Schubert naît le 31 janvier 1797 à Lichtental près de Vienne. Son père, Franz Theodor, originaire de Moravie, est un instituteur mélomane qui enseigne le violon à son fils prénommé comme lui Franz. Sa mère est native de Silésie. Le frère Ignaz l'initie au piano. Franz apprend le chant à l'école de formation des chanteurs de la chapelle de la Cour impériale. Puis il devient un des élèves d'Antonio Salieri, compositeur devenu directeur de la musique à la Cour de Vienne, alors que da Ponte est le poète impérial, responsable des livrets.

Il rejoint l'école de son père pour devenir instituteur, mais l'amour de la musique l'en détourne définitivement. En dépit de l'opposition de son père qui ira jusqu'à lui interdire le retour au « bercail » alors que sa mère est en train de mourir, il commence tôt dans sa vie à composer des quatuors à cordes, des pièces pour piano et sa première symphonie en 1813, à l'âge de seize ans. Le jeune Franz est fortement influencé par Mozart, Haydn, Beethoven... A 17 ans, il a déjà écrit un opéra, une messe et un lied devenu célèbre, Marguerite au rouet.

C'est un jeune homme timide, de petite taille, myope, inhibé par un physique qu'il pense

disgracieux et qui l'empêche de connaître le véritable grand amour. Il ne dédaigne pas le vin et retrouve souvent ses amis fidèles dans des brasseries lors de soirées appelées plus tard « shubertiades », seules circonstances au cours desquelles le compositeur ne fuit pas ses semblables. On ne lui connaît que des amitiés masculines, Franz Grillparzer, Johan Mayrhofer, Franz von Schober. Schubert aurait pourtant eu deux « amours féminines » à sens unique, la chanteuse Thérèse Grob et Caroline Esterházy dont il fut le professeur de piano...

Michel Larivière écrit:

« Dans son Journal et dans sa correspondance, l'auteur dramatique autrichien Franz Grillparzer (1791-1872) confesse que Schubert et lui partageaient le même goût pour les hommes.

Le poète allemand August von Platen (1796-1835) dans ses poèmes et dans son Journal (écrit par discrétion en français et en portugais) raconte l'homosexualité du milieu artistique que fréquente le compositeur viennois. Les soirées de beuverie entre artistes dissimulent sous l'apparence de la camaraderie des pratiques plus intimes [...] ».

Vers 1822-23 (selon les sources, les dates varient et évoquent une liaison homosexuelle 'contaminante'), il contracte la syphilis qui affecte notablement sa santé. Une autre source, L'Encyclopédie Larousse, affirme qu'il a contracté la maladie avec une domestique lors de son séjour au château du comte Esterházy...

On le traite avec du mercure, hautement toxique, mais il n'y avait pas d'alternative. A l'époque, peu ou pas de traitement efficace, nombreux sont les malades qui après la phase initiale, (marquée par le chancre d'inoculation) développent la syphilis secondaire (roséole syphilitique, collier de Vénus...) et même tertiaire dite syphilis nerveuse, paralysie générale ou tabès qui conduisait inéluctablement au délire et à la mort. Son frère Ferdinand l'accueille durant cette période difficile durant laquelle il écrit notamment une des œuvres les plus poignantes, en 1826, La jeune fille et la mort, Voyage d'hiver...

Peu importe la « source de la contamination syphilitique », seule compte l'impact que cette terrible maladie a eu sur le pronostic vital de Franz. L'admiration pour le compositeur passe bien avant ses problèmes intimes qui ne regardaient que lui et le trésor musical qu'il nous lègue est d'une valeur inestimable.

Malgré sa courte vie marquée par des souffrances, un manque d'argent chronique qui ne semblait pas vraiment l'affecter tant l'aide de ses amis était assurée, Franz Schubert compose plus de mille œuvres, parmi lesquelles six cents lieder inspirés de poèmes écrits par les plus grands auteurs allemands dont Schiller et Heine, plus de cent mélodies, 15 opéras, 9 symphonies — certains en comptent en fait jusqu'à 15 car la numérotation semble hasardeuse, comme l'évoque Christian Vasselín. Voici sa devise : « « Jouis toujours du présent avec discernement, ainsi le passé te sera un beau souvenir et l'avenir ne sera pas un épouvantail »

Mais il avait aussi dit à ses amis :

« Mes créations musicales sont filles de ma douleur. »

### **L'énigme Schubert : une mort aux causes incertaines...**

Avec une participation de Jean-Louis Michaux, membre de l'Académie de médecine dont je cite quelques extraits.

« La mort du compositeur Franz Schubert est toujours restée énigmatique. Est-il mort de la syphilis ou du typhus comme certains le prétendent ou bien empoisonné ? Jean-Louis Michaux, médecin, professeur émérite de médecine interne à l'Université catholique de Louvain, membre de l'Académie de médecine, auteur de *L'énigme Schubert* : le mal qui ne voulait pas dire son nom s'est penché sur le cas médical du compositeur. Hypothèses sur une mort mystérieuse ».

On peut lire sur le site Internet cité plus haut :

« Schubert fut un homme méconnu et souvent mal apprécié, ce qui fut de même pour sa musique. Jean-Louis Michaux raconte comment il s'est intéressé à ce compositeur

disparu dans des conditions étranges. « L'intérêt était bien sûr médical car il était atteint d'une maladie vénérienne que l'on cachait à l'époque parce que c'était une maladie honteuse et d'autre part, la raison de son décès est toujours restée énigmatique. Il est mort très jeune. Il avait à peine 31 ans. J'aime Schubert et je voulais l'approcher en tant qu'homme. Je me suis d'ailleurs toujours demandé quelle était l'influence des problèmes de vie sur la créativité des compositeurs. »

Jean-Louis Michaux précise :

« Il faut savoir que pour Schubert, nous n'avions que très peu de documents médicaux à disposition, ce qui n'était pas le cas d'autres musiciens. C'était par ailleurs lié au fait que la syphilis qu'il a contractée à l'âge de 24 ans était une maladie cachée à l'époque parce qu'elle était punissable. Et l'homosexualité dans les pays germaniques comme en Russie et en Angleterre était une situation punissable d'enfermement. Donc on se cachait nécessairement pour ne pas être condamné. ».

En outre :

« Ce qui frappe chez Schubert, c'est sa créativité. Il a écrit mille œuvres en très peu de temps puisqu'il est mort à l'âge de 31 ans. Il avait une composition très diversifiée. ». [...] Il ne fut cependant pas très doué pour l'opéra puisque bien qu'il en ait écrit de très nombreux, ils n'ont pratiquement jamais été joués, même à l'heure actuelle. [...] Ce n'était pas non plus un homme de théâtre car il était bien trop introverti. Il n'aimait pas le contact avec le monde extérieur. Il aimait bien évidemment l'amitié, le contact avec ses proches mais en aucun cas se montrer [...] »

Selon les sources, Schubert serait mort du typhus si l'on se réfère à la traduction du mot allemand qui était à l'époque *Nervenfieber* devenu plus tard *Bauchtyphus* ou typhus abdominal ou encore fièvre typhoïde (due à une bactérie, *Salmonella enterica typhi* ou bacille d'Eberth) et l'hypothèse de l'ingestion d'un poisson avarié servi dans une auberge a été évoquée, mais peut-être aussi à une évolution de sa syphilis dont certains émettent l'hypothèse qu'elle lui aurait été inoculé au

cours du seul rapport homosexuel de toute la vie du compositeur ( ?)...

L'enterrement de Schubert eut lieu dans le cimetière de Währing avant le transfert en grande cérémonie de ses restes au cimetière de Vienne, dans le « carré des musiciens », près de Beethoven, Brahms, Hugo Wolf...



Vienne, mars 2015

### Une musique triste

Richard Holding écrit:

« Schubert, à qui on demandait pourquoi il n'écrivait que de la musique triste, répondit, étonné : « Quoi ? Existe-t-il autre chose que de la musique triste ? ». Une affirmation qui se vérifie sans peine quand on pense à sa Jeune fille et la mort, son Voyage d'Hiver, son Quintette pour deux violoncelles ou sa dernière Sonate pour piano D960... Mais même ses œuvres les plus joyeuses sont marquées par ces fameuses oscillations majeur-mineur qui donnent à l'allégresse schubertienne une inimitable saveur mélancolique.

Richard Holding ajoute :

« [...] Mais Schubert, l'homme, était-il aussi triste que le suggère sa musique ? A en croire une étude de l'Université libre de Berlin, [...] le fait d'écouter de la musique triste aurait des effets bénéfiques sur le cerveau. Sur le site Plosone.org, [les responsables de l'étude] écrivent que « La musique évoquant la tristesse peut être appréciée non seulement de façon abstraite et pour ses qualités esthétiques, mais elle est aussi susceptible d'apporter du bien-être, un sentiment de consolation, tout en

régulant les états d'âme et émotions négatives ».

En conclusion, écrit Holding :

[...] En plus d'apporter de la consolation et de réguler les émotions négatives, les chercheurs font remarquer que la musique triste permet aux auditeurs tristes de s'évader, en ce sens qu'elle nourrit leur imagination, en leur offrant une issue – temporaire ? – à leurs pensées sombres [...] »

Mes choix et leur impact à titre personnel

La symphonie en si mineur n° 8 dite inachevée Ecrite en 1827, elle porte le numéro 7 dans les numérotations les plus récentes ! Franz Schubert est occupé à écrire d'autres œuvres et n'achève pas cette symphonie dont il confie les deux premiers mouvements à son ami Anselm Hüttenbrunner qui ne révélera son existence qu'après le décès de Schubert. Elle ne sera créée qu'en 1865 sous la baguette de Johann von Herbeck.

Dans l'histoire de la musique existent d'autres symphonies inachevées, la plupart du temps à cause du décès soudain du compositeur, mais lorsque l'on évoque la symphonie inachevée, c'est toujours ou presque en référence à Schubert comme s'il s'agissait d'une « marque déposée » !

La 8e ou 7e selon les musicologues est composée de deux mouvements seulement, Allegro moderato en si mineur et Andante con moto en mi majeur.

Une « méchante blague » a sévi sur le Net à propos de cette symphonie :

« Un président de société reçoit en cadeau un billet d'entrée pour une représentation de la Symphonie inachevée de Schubert. Ne pouvant s'y rendre, il passe l'invitation au responsable des ressources humaines de sa société.

Le lendemain, le président se voit remettre le rapport suivant 1. Les quatre joueurs de hautbois demeurent inactifs pendant des périodes considérables. Il convient donc de réduire leur nombre et de répartir leur travail sur l'ensemble de la symphonie, de manière à réduire les pointes d'inactivité.

2. Les douze violons jouent tous des notes identiques. Cette duplication excessive

semblant inutile, il serait bon de réduire de manière drastique l'effectif de cette section de l'orchestre. Si l'on doit produire un son de volume élevé, il serait possible de l'obtenir par le biais d'un amplificateur électronique.

3. L'orchestre consacre un effort considérable à la production de triples croches. Il semble que cela constitue un raffinement excessif, et il est recommandé d'arrondir toutes les notes à la double croche la plus proche. En procédant de la sorte, il devrait être possible d'utiliser des stagiaires et des opérateurs peu qualifiés.

4. La répétition par les cors du passage déjà exécuté par les cordes ne présente aucune nécessité. Si tous les passages redondants de ce type étaient éliminés, il serait possible de réduire la durée du concert de deux heures à vingt minutes.

Nous pouvons conclure, Monsieur le Président, que si Schubert avait prêté attention à ces remarques, il aurait été en mesure d'achever sa symphonie.

Revenons à des considérations plus sérieuses pour dire qu'en dépit de son inachèvement, cette symphonie, une des plus populaires, est d'une grande beauté et témoigne, s'il en était besoin, du talent de Schubert. Pour ma part, je ne peux que m'extasier devant la performance musicale et je regrette que les mots ne soient pas assez riches pour rendre visible, palpable la profondeur de l'émotion ressentie, en particulier dans les passages les plus dramatiques aux accents déchirants, lancinants...

Il y a un paradoxe que je retrouve presque toujours en écoutant de la belle musique, une sorte de communion, mais aussi un sentiment d'isolement dans une bulle musicale protectrice mais isolante par rapport au monde environnant !

Sur le site Internet [louisleclassique.wordpress.com](http://louisleclassique.wordpress.com), on peut lire : « [...] Schubert joue entre ombre et lumière, entre espoir et détresse. Le compositeur est dans le tourment et on le ressent musicalement. L'orchestre joue des notes courtes, rapides, comme un rythme cardiaque ou une métaphore du temps qui file sans qu'on ne puisse rien

faire, le tout avec une grande menace : la fatalité de la mort. Soudain la musique s'emballe, on dirait qu'on arrive au bout, que le ciel s'assombrit et que tout s'écroule autour de nous. Mais tout revient ensuite au calme, on reprend son souffle... pour combien de temps [...]? »

### **Ave Maria**

Une œuvre mondialement connue, chantée par bien des grands interprètes. Je suis particulièrement sensible à l'interprétation de Maria Callas qui magnifie les phrases musicales et leur donne une profondeur inégalée. Je me sens toujours élevé et empli de sérénité en écoutant l'Ave Maria de Schubert. L'impression ressentie est qu'il n'y a plus de religions, de fractures entre les êtres humains, mais n'est-ce qu'une utopie ? Il faudrait initier nos jeunes trop souvent intoxiqués par une musique (mais peut-on encore appeler « musique » ce que la plupart écoutent ?) tonitruante et excitante... De grands musiciens comme Yehudi Menuhin (MUS-E\* France initié en 1993) ont tenté l'expérience avec succès dans des zones peu ou pas favorisées, d'autres expériences, comme les cités de la musique, MUS-E France se développent et je trouve cela réconfortant... Je veux y croire en tout cas !

### **La 9e symphonie dite la Grande**

Jugée difficile à exécuter et pompeuse à la fois, elle est plutôt mal accueillie par les musiciens de l'époque localement, mais aussi à Londres... Schuman déclara qu'il n'avait jamais entendu rien de semblable depuis Beethoven. Œuvre longue, massive, « mature », elle provoque toutefois émotion, mais aussi espoir. Ce n'est cependant pas mon œuvre favorite.

Le quatuor à cordes n°14, La jeune fille et la mort

Gil Pressnitzer écrit : « Vouloir comprendre Schubert, son lyrisme si particulier, mélange de candeur et de visions sombres, c'est

commencer par s'immerger dans son univers matriciel : le lied romantique. Schubert donnera ce conseil : « A écouter en hiver, mais dans mes lieder, le printemps avec toutes ses fleurs est déjà présent ». Cette dualité entre cendres et braises imprègne le monde poétique dans lequel Schubert vivait sa vraie vie. Au travers des textes populaires, mais surtout de poèmes de petits poètes [...]. L'inspiration de Schubert est une errance dans ces mots qui le touchaient plus profond que les larmes, aussi le thème de la mort consolatrice était constant chez lui. [...]

Gil Pressnitzer ajoute :

[...] Il pleuvait de la mort partout dans sa vie, et entre les deuils et ses œuvres mort-nées, Schubert s'était fait une philosophie douce et résignée sur le monde. D'autant plus que l'époque elle-même mélodramatique et morbide, était très portée sur la présence de la mort et son apprivoisement par la consolation. Le Quatuor à cordes en ré mineur a été achevé en mars 1824, en même temps que le Quatuor n° 13 en la mineur Rosamunde et que l'Octuor. Ces quatuors ont été portés ensemble après une grande période de doute et de stérilité [...].

En outre :

[...] Ainsi, ce quatuor est une berceuse à la mort accueillante et qui parle aussi du fol espoir de vivre et de se révolter contre l'inéluctable. Schubert qui portait profondément en lui cette idée romantique de la mort, pressentant son court trajet terrestre, a écrit sincèrement, pathétiquement, un mini-requiem. Il était très malade en 1824, même hospitalisé, car la syphilis faisait son trou en lui. Deux ans plus tard, il ira plus loin que les bornes connues de la douleur pour entamer l'errance fantôme du Voyage d'hiver ».

Le thème de « la jeune fille et la mort » ne date pas de Schubert qui en a écrit une version splendide et très émouvante, à partir du poème de Matthias Claudius. Il semble que les origines lointaines de ce thème remontent à l'Antiquité avec l'enlèvement de Perséphone par Hadès, dieu des Enfers. Il a donné lieu à de multiples représentations tant en peinture qu'en musique, je citerai notamment:

- Niklaus Manuel Deutsch, la fresque de Berne, 1517

- Une toile de Hans Baldung Grien en 1517



Hans Baldung Grien  
(1484 ou 1485 – 1545 à Strasbourg)

- Edvard Munch, 1894

- Marianne Stokes, 1900

- Egon Schiele, 1915

Cette œuvre remarquable de Schubert scande les moments forts du film réalisé par Roman Polanski au titre éponyme en 1994, avec Sigourney Weaver et Ben Kingsley...

Hanania Alain AMAR (Lyon)

## ***SPIRALI CHE SI SVOLGONO ORIZZONTALMENTE***

Giancarlo Cavallo, *Spiralothèque/Spiraloteca Vertiges / Vertigini*, Paris, L'Harmattan, 2015, pp. 91. Édition bilingue. Traduction de G. Cavallo avec Michel Cassir. Préface de Michel Cassir.

La raccolta di poesie *Spiralothèque/Spiraloteca Vertiges/Vertigini* (moltiplicato è il titolo) di Giancarlo Cavallo, scritte tra il 2011 e il 2012 in concomitanza con la malattia e la scomparsa della madre del poeta,\* si presenta come una processione di testi ciascuno provvisto di un suo doppio, la splendida traduzione in francese ad opera dello stesso autore con l'intervento di Michel Cassir, processione che s'avvia nel senso della lettura. Testo-persona e testo-cero che portano la loro offerta di parole dal niente che precede la raccolta al niente che la segue: un niente denso, però, perché costituito dall'extratesto e da noi lettori/lettrici che accompagniamo l'opera anche inserendoci nel cammino, partecipando, versando petali dalle finestre, interrompendo la lettura e il corso della processione, saltando da una sezione all'altra per capirne il valore e confrontarne i singoli elementi. Abbiamo scritto *processione*, sia pure laica, e non *corteo* o *fila/coda*, per la lenta o d'un tratto rapida sacralità di ogni brano e dell'insieme, attraversato da interrogazioni, in cui l'autore-celebrante propone credi, dubbi e smentite. La processione non nega l'andamento a spirale suggerito dal titolo: come, secondo Borges, esiste un labirinto costituito da un'unica linea retta, così le forme a spirale di questa raccolta si dispongono orizzontalmente in una direzione precisa pur covando, dentro buona parte dei testi, forti tensioni verticali.

### **STATUTO DEL POETA**

I testi sono articolati in cicli (al plurale, nell'originale italiano: "Vertigini", "Graffi", "Voragini", "Plenitudini", "Menzogne",

"Finte", "Transiti", "Cieli" e "Conversazioni") numerati al loro interno e che, mancanti di diversi numeri, indicano il carattere di antologia della raccolta, concepita inizialmente in 9 sezioni di 9 poesie ciascuna (attendiamo la dovuta edizione completa). I versi, brevi (dal ternario al novenario, anche se vi sono alcuni endecasillabi, interi o spezzati in due/tre versi contigui, come in 'Vertigine II', p. 16) e liberi, si posano l'uno di seguito all'altro in sequenze che hanno la quieta precisione di un giardino: giardino zen, suggerisce Cassir nella bella prefazione, oppure medievale, come nei giardini della Minerva a Salerno, città di provenienza dell'autore, dove sapienza d'acque in fontane e piccoli canali dà l'idea di collaborazione con la natura, e non di dominio. Ma il giardino di Giancarlo Cavallo, che è proposta di pace, non ignora il dolore del mondo, e se ne fa carico aprendosi ai destini del pianeta: "...dolore delle donne / dolore degli Ebrei / e della Palestina / dolore negro / dolore ribelle..." (in 'Transito VII', p. 78). Idea della poesia universale che vive qui e ora *perché è anche* altrove e in altri tempi. Certo, con fratture e pericoli.

Nelle rare dichiarazioni di poetica, anzi sullo statuto del poeta, di questo libro si può intuire da un lato il rischio che ogni autore/autrice di versi corre: "Apro la pagina / del nuovo mondo / giostra di filastrocche / si insegue vorticando / frammenti di specchi / colorati / ingannano i poeti / non vedono le mani / insanguinate / i tagli le ferite ...", in 'Finta I' (p. 58), dove il poeta -oggetto di 'ingannano' e soggetto di 'non vedono' - è l'indigeno raggirato dall'uomo occidentale che appena arrivato fa tacere la "bocca dello sciamano", ormai smarrito e incapace di "far parlare gli dei /esuli del paradiso" (il silenzio di morte che segue ogni conquista, il deperimento delle antiche voci per tutti i secoli che verranno fino a una rinnovata, e contaminata, presa di parola, troppo tempo dopo); questo inganno può concorrere a far perdere la vista e la voce al poeta/sciamano, e in certi casi persino a farne un complice, un collaborazionista, chiedendogli canti che

neghino l'orrore. Dall'altro lato, in 'Conversazione V' (p. 86), emerge una figura di poeta che è forza demoniaca ("assassino", "vecchio della montagna", "diavolo", "gatto nero" e "vampiro"), sia pure "in piena incoscienza" –un demone i cui atti di scrittura sembrano essere *preterintenzionali*- e che è immediata forza dell'infanzia, ferocia di bocche innocenti ("il poeta è feroce / feroce come un bambino"). In quest'ultima immagine ci sembra di poter cogliere un riferimento a quel *crepuscolarismo della crudeltà* che troviamo in Pascoli, Palazzeschi e Saba nei quali il pacato scorrere dei versi e delle immagini, che si serve anche del gioco e dello sberleffo, nasconde e rivela nodi avvitati profondissimi e cicatrici attive; anche se sono altri i poeti espressamente evocati da Cavallo: Izet Sarajlić, in "Finta IV" (con sottotitolo-dedica 'a Izet sarebbe piaciuta, forse' – p. 64) e Wislawa Szymborska, in "Transito III" ('a Wislawa Szymborska, con leggerezza' – p. 70), un poeta e una poeta provenienti da mondi considerati appartati (Bosnia Erzegovina e Polonia) per la presunta e presuntuosa centralità occidentale, ma in realtà cittadino e cittadina di due dei molti cuori dell'Europa, e soprattutto del meraviglioso universo degli oggetti e degli affetti quotidiani, tutti da indagare e tutti da collocare sul davanti della scena, minimi a volte, ma spesso sorprendenti, spiazzanti, inquietanti. Quell'indigeno demoniaco e quel bambino feroce che è il poeta diventa infine un indagatore dei luoghi e un camminante che esplora la condizione umana là dove si deposita come polvere viva sulle superfici.

### PROFONDITÀ E ALTEZZA

Nell'economia di *Spiraloteca* risulta che i microtesti (i singoli componimenti) praticano, al loro interno, la verticalità mentre il macrotesto (l'intera raccolta) si svolge in un'orizzontalità fatta di vette e di abissi in cui non sempre viene attribuito valore al salire o allo scendere (nell'immaginario di cui siamo preda è positivo il primo e negativo –cioè

*inferus*, inferiore e infernale- il secondo). Numerosi gli esempi di questa verticalità, sin nei primi componimenti: "...sinuosi scalini / che si avvolgono / verso un alto fatto / di niente..." ('Vertigine I', p. 14, dove è l'alto ad essere presentato vuoto di prospettive e di divinità); "Sono precipitato mille volte / nei sogni dell'infanzia / (...) Il fiume bagna / un pane vecchio al tatto / e il letto verticale / che non porta / a nessun mare / amore..." ('Vertigine II', sopra citata, dove il precipitare avviene nel tempo e dove il letto verticale del fiume non può trovare il suo corso e sbocco ma solo ripiegarsi su sé stesso); "...ustionata / memoria del caduto / senza nome / uccello vinto dalle ali / stanche per le infinite / migrazioni..." ('Vertigine IV', pag. 20, dove l'uccello vinto dalle sue stesse ali diventa il/la migrante "che attraversa / mari di indifferenza"), e così via. I termini appartenenti ai campi semantici dell'ascesa (salire, alto, verticale, cielo, erigere, crescere, decollare, etc.) e della discesa (precipitare e cadere, soprattutto, in numerose occorrenze) si confrontano e scontrano, più spesso intrecciandosi in movimenti complessi che imbroglia le carte, perché possono crescere "alte le colonne / della futilità / e dell'abbandono" ('Vertigine VII', p. 26) o si può erigere "una città di morti" ('Vertigine IX', p. 30), città subito popolata dai morti, necropoli d'affaccendati; o perché si possono salire "a ritroso / le scale a chiocciola" ('Graffio VII', p. 34) fino a raggiungere i primi vagiti e una voce lontana: "...duorme ninnillo / ninna nanna / ninna nanna / ninna ò"... È così che lo spazio s'allarga ulteriormente e cede il passo al tempo diventando infanzia, ovvero età senza parola ma detta e scavata dalla voce del poeta adulto, necessario confronto e, soprattutto, memoria: "Memoria del caduto / senza nome" ('Vertigine IV', sopra citata); "cespugli / della memoria" ('Vertigine IX', p. 30); "circo / della memoria" ('Menzogna I', p. 40); "Cicatrice memoria" ('Menzogna II', p. 42); "canto / della memoria / e del dolore" ('Menzogna V', p. 48); "tutta questa / memoria / rinascerà / un giorno" ('Menzogna VII', p.

52). *Tutta questa memoria* rinascerà per accompagnare la Storia –con la maiuscola nel testo- “quella vera / raccontata / dal canto / degli uccelli migratori / piramidi di sabbia / dentro al vento / templi inghiottiti / dalla foresta”: così il poeta nega la preistoria in cui viviamo (piramidi e templi), che rappresentano la falsa verticalità, in favore di una riappropriazione da parte del vivente non umano (sabbia e vento – segnali del tempo che scorre lento o impetuoso- e foresta) delle costruzioni degli umani, leopardiano tempo dopo il tempo che si fa beffe d’ogni pretesa antropocentrica. In questa ricostruzione per annichimento non c’è spazio, però, per il nulla, per l’orrore cinico e scettico che vede nella scomparsa dell’umano la soluzione a ogni male: non è così in Leopardi, non è così in Cavallo. Perché il pianeta subito si ripopola di presenze caute ma pregne di vita.

Vediamo infatti zampettare tra i campi di questo mondo e lasciare tracce di presenza non futile, anche se rapida e fuggente, un animale, che è la più volte citata lepre (la lenta processione può trasformarsi in guizzo di luce, zigzagante): “La stella / lepre cadente (...) / la lepre parola / impredicabile / troppo furba / per cadere / in trappola / candidamente / imprevedibile” (‘Voragine IX’, p. 36); la primavera, “invisibile e vera / come la corsa / della lepre / bianca sulla bianca / neve invernale” (‘Menzogna IV’, p. 46); “Nitide impronte / sulla neve svelano / il transito furtivo / della lepre” (‘Transito V’, p. 74); “Mi sazia in questo / inverno il transito / del sole a mezzogiorno / il salto della lepre / che traccia / storie senza orecchie / e senza coda” (‘Transito IX’, p. 80): tutte metafore di grandissimo spessore che sembrano alludere all’atto dello scrivere. Come la lepre, così fa la parola che appare su un foglio bianco o su uno schermo di computer lasciando tracce flebili ma non episodiche, profondità di ciò che passa, profondità e radici dell’effimero, quando non cooptato dall’industria dell’intrattenimento, animalità (alla Toti Scialoja, indimenticato, o quella ‘lepre bianca’ delle tradizioni orientali

che Franco Maticotta scelse come titolo del suo romanzo autobiografico) che salta e scatta, e che si imprime: la velocità non è fretta, se non ferisce ma si appoggia, come zampe di lepre, sul manto bianco o come parola sul foglio o sullo schermo, intridendoli senza alcuna distinzione tra reale e virtuale (corporeità dei pixel, scrive Agamben), materialità di qualsiasi segno impresso, da esseri umani, dal vivente non umano e dalle cose, finalmente insieme.

### TECA DI SPIRALI E D’AFFETTI

L’idea di conservazione attiva di quanto accade, già presente in *Quadreria dell’accademia* (Multimedia edizioni, 2008), viene da Giancarlo Cavallo sviluppata in *Spiraloteca*, da intendere innanzitutto alla lettera come un luogo dove conservare spirali (collezioni di spirali, come quelle di sabbia di Italo Calvino, come ogni collezione apparentemente impossibile o surreale). Teca di spirali, teca d’affetti e di immagini, da quelle pressoché chagalliane di ‘Transito III’ (“...oggi decollano / solo le panchine / coi loro vecchi / barboni addormentati / prendono rotte / sconosciute ai viventi / ai saggi / e agli astronauti...”, p. 70) a quelle carnali degli amori giusti e malinconici (“E sgorga come / un bacio sulle labbra / implume primavera / in pieno inverno...”, in ‘Menzogna IV’, p. 46; “...ora siamo ad un passo / dal non detto / dalla spallina che scivola / dal palmo intraprendente / della mano dalla calza / di seta sfilata...”, in ‘Menzogna VI’, p. 50). C’è come uno smottare improvviso e continuo, nei versi di Giancarlo Cavallo, un cedere di terra sotto ai piedi ma poi un altrettanto improvviso apparire d’appigli, di languida e netta fiducia nell’altro e nell’altra: “...le mani tese / della trapezista / fendono il vuoto / certe di un appiglio...”, in ‘Menzogna IX’, p. 56); “Leggerai conchiglie e ciottoli / in questa biblioteca / in riva al mare / (...) dove si asciugano / le lacrime col vento / e il tuo sorriso / soavemente / ricuce l’orizzonte”, in ‘Conversazione IX’, p. 90, straordinario testo – dedicato alla madre- a chiudere l’intero lavoro.

Orizzonte come ferita da far ricombaciare, labbra come aghi e fili di sorriso che ricuciono (l'immagine è splendida e complessa). In una raccolta di poesie di così alto livello non si trovano trame compiute, ma costellazioni di indizi che favoriscono la comprensione del percorso, e soprattutto immagini in versi sapientemente misurati: questo abbiamo dalla *Spiraloteca* di Giancarlo Cavallo, opera maggiore nel panorama della poesia attuale, processione di testi-ceri che non si consumano e che suggeriscono letture ripetute in desiderio di vita, in mezzo alla discreta e formidabile calca di presenze incancellabili.

Gianluca Paciucci (Trieste)

\*Abbiamo questa e altre indicazioni sulla formazione della raccolta da una serie di e-mail inviateci dell'autore stesso, che ringraziamo affettuosamente.

***Bonne Année 2016 ! Happy New Year! Buon Anno! Boldog Uj Evet! Glückliches Neujahr! E glückliches nēies! Un an nou fericit ! C Новым Годом ! Gelukkig Nieuwjaar ! Pace e salute!***

***Et nous en oublions des centaines...***

*Compte-tenu du très grand retard à la publication de ce numéro50 (eh oui ! déjà...) du Volantino Europeo, nous y ajoutons d'emblée nos « vœux de saison ». Cette fin d'année tragique, en France et dans le monde, nous incite évidemment à la réflexion et au recueillement.*

*S'ajoutent à cela des évolutions politiques un peu calamiteuses, tout particulièrement en France : le pays ne sait plus où donner de la tête, s'enfonce dans la crise et souffre de ses multiples clivages sociétaux.*

*C'est pourquoi l'équipe du Volantino souhaite bien sûr continuer à assurer la mission qu'elle s'est donnée : en complément à l'écriture et à la rédaction du journal, encourager les échanges internationaux sur les questions de la santé mentale, avec les apports de la psychiatrie, de la psychologie clinique et de la psychanalyse, et bien sûr de ce qui s'appelle – au sens large - art-thérapie, espace-temps de mise au travail de la créativité des personnes qui nous sont confiées. Nous rappelons ainsi le prochain « Divan sur le Danube », qui aura lieu du 3 au 6 mai 2016 à Budapest, comme chaque année depuis 2004*

*Dans ce projet, la fantaisie a aussi toute sa part, et nous remercions chaleureusement le Docteur Georges-Yoram Federmann (Strasbourg), de nous avoir permis de transmettre ces vœux avec l'aide de cette remarquable photographie, prise lors de son récent séjour en Grèce.*



## Tribune libre

*Nous publions ci-dessous un texte d'un fidèle auteur du Volantino, Afkak, qui tient beaucoup à conserver son pseudonyme, ce qui ne fait bien sûr pas de lui un glorieux anonyme (nous rappelons que, conformément à un vieil usage de la presse, nous ne publions pas les textes anonymes). Ses réflexions n'engagent évidemment que lui, mais nous saluons ici sa témérité d'acrobate enjambant les siècles et les doctrines sans perdre l'équilibre, à Dieu ne plaise !*

## La pensée hébraïque

Le monde des trois monothéismes est imprégné par le texte biblique qui nous « travaille » à notre insu et qui forge notre façon d'aborder la vie. Pour ne pas être le jouet de ceux qui disent savoir à notre place, je propose d'aller voir le texte, le fondement composé par les cinq livres attribués à Moïse.

La pensée hébraïque est à différentier de la pensée juive. La pensée hébraïque se concentre sur le texte de la thora, les cinq livres de Moïse : Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, et Deutéronome. La pensée juive prend en compte les autres livres formant « l'ancien testament ».

Les livres historiques : Josué, Juges, Ruth, I-II Samuel, I-II Rois, I-II Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther, Tobit\*, Judith\*, I-II Maccabées\*

Les Hagiographes, livre des saints : Livre de Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique des Cantiques, Sagesse de Salomon\*, Ecclésiastique\*

Les Prophètes : Esaïe, Jérémie, Lamentations, Baruch\*, Ezéchiël, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. .

La première apparition de l'idée de résurrection se trouve dans les prophéties d'Ezéchiël, sur fond de détresse, de défaite, de destruction du temple et de déportation vers Babylone. La vie après la mort, les enfers, le paradis, la résurrection, le jugement dernier sont totalement et radicalement étrangers à la

pensée hébraïque. Le seul élément qui pourrait permettre de penser à une autre issue se trouve dans le Deutéronome : « Et de la mort naîtra la vie ». Cette remarque m'a été donnée par un rabbin, c'est la seule phrase qu'il a su me donner venant du texte primordial. Ce n'est qu'une description du cycle de toute chose. Pour évoluer, pour que la vie reste vivante, il faut que le vieux meurt pour que le neuf advienne.

Ce sont dans les écrits des prophètes, fou et prophètes ayant le même nom, les « meschuggas » en hébreu, notamment Ezéchiël(37) et Esaïe que la résurrection, l'attente et la venue du messie (surtout Esaïe avec un char de feu)) ainsi que le jugement dernier deviennent un but en soi. C'est là que se situe la grande différence entre la pensée hébraïque et la pensée juive.

Pour la pensée hébraïque le Un, l'Unique, le Réel est en devenir d'accomplissement. Il se nomme « Je deviendrai », « je suis parce que je suis », « je suis parce que je serai ». L'épisode de la nomination se situe lorsque Moïse est envoyé devant Pharaon. Moïse demande au nom de qui, de quel Dieu est-il le messager, lui qui est bègue ?

C'est une pensée de mouvement, de cheminement, où l'important est d'être prêt à l'appel de la vie qui est toujours imprévu. Il s'agit d'être prêt à l'exil, de sortir, de lâcher l'avoir pour répondre à l'appel de l'être. L'appel est fait à plusieurs reprises. A chaque «épisode » il s'agit d'une sortie. Le premier appel fut celui entendu par Abram. Va vers... Sors de tes habitudes. Bouge. Et d'Abram, il devient Abraham avec le « hé », symbole du souffle divin, le même souffle qui donna la vie à Adam, qui s'ajoute et qui change tout.

Jacob devint Israël après son combat avec l'inconnu.

Enfin Moïse a fui l'appel après le meurtre de l'Egyptien (qui pourrait être Pharaon). Il est parti dans le désert. Il revient pour accomplir l'appel et sortir d'Egypte, sortir du pays des limites avec les enfants de Jacob, les enfants d'Israël. C'est toujours sortir des limites. La

fondation du peuple juif c'est la sortie d'Egypte, la sortie de la terre des limites.

L'hébreu et le juif est un homme sans haine, mais objet de toutes les haines. Haines religieuses tant de la chrétienté, le peuple déicide, que de l'Islam, peuple qui a trahi le message biblique et qui refuse de le reconnaître. C'est la haine de la fraternité, ces frères aînés auxquels on refuse cette position de premier qu'ils n'ont pas demandé mais qui s'impose par la chronologie, par l'histoire. Ces frères aînés sont trop proches et trop ombrageux pour pouvoir exister en plénitude. Il s'agit donc de les disqualifier afin de prendre la place au près du « Père ». D'un côté, le côté christique, c'est la culpabilisation par le déicide, de l'autre du côté musulman c'est l'exclusion par la trahison de la transmission du message divin. Tous les prophètes des Livres sont « musulmans » sans le savoir parce que soumis à la divinité. Islam veut dire soumission. Cette soumission n'est pas si automatique. Pour preuve le « marchandage » d'Abraham qui essaie de sauver Sodome et son beau-frère Loth de la destruction ; comme le refus de Moïse de continuer sa mission si, la divinité dans sa colère, mettait à exécution son désir de détruire le peuple, après l'épisode du veau d'or. La soumission n'est pas « obligatoire ». Le dialogue est toujours possible. C'est peut-être là le message de Liberté de l'homme. L'homme n'est esclave, n'est soumis qu'à la finitude..

Plus paradoxal est l'antisémitisme des « Lumières ». Pas si paradoxal que cela et pour une raison simple : l'existence du peuple juif, dans sa singularité, dans sa différence, dans son goût élitaire pour l'étude et la connaissance, ne pouvait que constituer un déni vivant des thèses humanistes et égalitaires. Ce sont les mêmes motifs qui ont justifié l'antisémitisme soviétique, le refus de la différence. Ce refus qui est la caractéristique du système pervers.

Les vicissitudes de l'histoire ont fait que le peuple juif est resté pendant longtemps dans l'incertitude de son devenir. Il se forge une culture de la précarité Ce que tu ne peux

emporter sur l'heure n'a pas de valeur. Que reste-t-il ? Sa vie, son savoir et un peu d'or. Ils sont donc devenus médecins, savant et banquiers.

Le reste, tout notre confort n'est là qu'à nous encombrer, à nous entraver. L'exil implique le détachement, ce n'est pas un nomadisme accepté. Dans l'exil la nostalgie prend une place primordiale, « l'an prochain à Jérusalem ». L'exilé est l'étranger, le non désiré. Mais « L'étranger tu ne l'accableras pas ...car étranger vous le devinrent au pays des limites, (Mitzraym, l'Egypte)

Contrairement à l'idée commune, la liberté n'est pas une revendication populaire, ce que veut le peuple c'est la sécurité et le confort. La liberté est non sécuritaire et inconfortable. Elle s'adresse au petit nombre qui refuse l'état grégaire des moutons parqués dans des prairies plus ou moins grasses que l'on a clôturées pour eux. La liberté c'est la chèvre de M. Seguin qui n'a pas peur d'affronter le loup, quitte à y laisser sa peau.

Chaque homme a le choix de la vie et de la mort, entre liberté et esclavage. L'esclave existe mais ne vit pas

« Vois j'ai donné face à toi, ce jour, la vie et le bon, et la mort et le mauvais » A toi de choisir. L'homme ne naît pas libre mais il le devient s'il peut sortir de ses limites. La liberté n'est pas innée. La vie se choisit du côté du nomade et de la liberté. Le principe de frugalité s'oppose au principe d'accumulation. Pourquoi accumuler tant d'inutile ? La réponse est la peur du manque et de l'incertain. Par crainte du futur on se pourrit le présent. Le mal vient de la confusion entre l'intention qui nourrit le présent et la volition qui le sclérose. L'intention s'inscrit dans un processus, la volition veut atteindre un résultat. Le résultat n'est que secondaire, le chemin est l'essentiel.

Il y a deux façons de voir les lois et le Texte. C'est avant tout un ordonnancement du monde. Une nomination et un ordonnancement. Les lois qui en découlent peuvent être lues de deux manières, mode impératif ou un mode prédictif (lorsque le cosmos sera en ordre et toi avec lui, alors il y

aura...) L'homme est-il fidèle par crainte ou par amour ? Là où règne l'amour la loi est inutile.

L'expérience mystique, que je ne fais que rapporter, est une expérience de l'Amour absolu où un et un ne font plus deux mais Un. Amour et Connaissance sont en hébreux le même vocable. C'est un cheminement vers une vision prédictive des lois qui n'auront plus lieu d'être. L'amour est fusionnel, tend vers l'Unique.

Le divin, La divinité peut se définir par « Il ». Le « Il » de « Il pleut » ; la somme des possibles, s'inscrit aussi dans le futur. Ce n'est pas un « Dieu » qui s'est retiré, mais un être présent qui ne domine pas le futur. Rien n'est écrit tout reste à écrire. Il n'y a pas de prédestination. Le sacré c'est la vie et toutes les formes de celle-ci. La responsabilité du genre humain n'est pas la domination de la nature (liée à une mauvaise traduction) mais le respect de celle-ci, une écologie avant l'heure.

« Ne soyez pas comme des serviteurs qui ne recherchent le maître qu'à condition de recevoir une gratification, mais soyez des serviteurs qui recherchent le maître en exigeant de ne recevoir aucune gratification. » Le point crucial de la pensée hébraïque c'est un Amour gratuit, totalement étrangère aux notions de récompenses et punitions. Il n'y a ni enfers ni paradis. Les notions de l'immortalité des âmes individuelles, de la résurrection des corps du jugement dernier ou d'un « autre monde » sont totalement absentes de la Thora. Les seules promesses sont une terre plus ou moins précise et une descendance nombreuse, un ancrage dans l'espace et dans le temps.

Nietzsche avait compris l'incompatibilité entre la morale chrétienne de la pitié et de la servilité et la morale juive de responsabilité et de liberté. Rien n'est écrit, c'est Dieu qui dépend des hommes et non l'inverse. La vie est un tout et ses joies et ses souffrances forment un tout.

La liberté oui mais pourquoi faire ? Une liberté sans objet est une liberté sans sujet. Nietzsche opposait « la morale des esclaves » qui réclament la liberté sans objet et la « morale des maîtres » qui affirme le croisement des

possibles et des souhaitables pour y déployer leur « volonté de puissance » leur force créatrice et dionysiaque. Le déploiement créatif ne se fait ni pour, ni contre les esclaves mais malgré les esclaves. La volonté de puissance est totalement étrangère à celle de la soif du pouvoir. Le pouvoir est un autre esclavage, le pire peut-être. La morale nietzschéenne ne s'adresse pas aux esclaves qu'elle laisse sans pitié croupir dans leur médiocrité.

L'idée de cohérence est fondamentale. Tout ce qui est n'est que parce que tout le reste est là en même temps. Il n'y a plus de relation de cause à effet mais une vaste interdépendance dialectique. Le Réel n'est qu'un ici et maintenant. Ce n'est que dans cet ici et maintenant que peuvent s'exercer la liberté et la responsabilité.

La Pâque institue le principe de liberté, commémoration d'une libération. Il s'agit bien moins d'être libre que de se libérer en vue de l'accomplissement réel du réel dans le réel, ici et maintenant.

La vie est à la fois naissance et mort Sans la mort la vie n'aurait plus de sens ni valeur. La vie n'est vie que dans les cycles

L'éthique hébraïque s'ancre dans la différence, dans le constat et le respect de la différence. La différence est vécue comme fondatrice de la richesse du réel, rejetant l'égalitarisme. Mais sans haine ni mépris. Il y a trois types de relations entre les humains : ami, ennemi, étranger.

Aime ton ami. Evite ton ennemi. Accueille l'étranger, qui respecte ta loi.

Le respect et craindre, c'est reconnaître l'autre dans sa force, dans son être. Craindre « il » c'est sortir de la demande pour soi pour aller vers l'offrande pour « Il »

La pensée hébraïque est moniste. Tout est dans l'Un ce qui rejoint l'idée spinoziste de confusion de la nature et de la divinité La divinité et la nature sont équivalant. La nature n'est pas bonne, elle est. Il ne saurait y avoir un « diable ». Tout dualisme manichéen, platonicien ou des monothéismes est radicalement contraire à la pensée hébraïque.

Tout est un sans second. Il n'est pas un dieu d'amour et de douceurs. Ce n'est pas le grand horloger ; mais plutôt Vulcain créant, martelant le monde sans plan préétabli. Ni pitié ni amour ni compassion sont au centre de son « existence ». Seule l'œuvre créatrice compte. Tout a un commencement. « Dans le commencement IL créa des Dieux avec le ciel et avec la terre » Y-a-t-il une fin ? LA finalité c'est la joie, la joie symbolisée par le Shabbat, le 7<sup>e</sup> jour qui n'a pas de fin. La mort n'existe que par rapport à la naissance personnelle. Par rapport à la vie transpersonnelle, elle n'existe pas. Nous ne sommes que des vaguelettes sur l'océan. La vague disparaît mais l'océan persiste.

Fusion sans confusion ; fusion de tout dans l'Un, dans le respect de la nature de tout ce qui existe dans le « Il ».

Tous les hommes naissent égaux en peur. Toutes civilisations ne sont que réponse à cette peur originelle : peur de manquer, peur de perdre. Pour gagner il faut savoir perdre, pour vivre il faut savoir manquer. L'homme est esclave des finitudes et non des finalités que lui invente son égo. Il se refuse au Réel, d'être partie intégrante du Réel. Il s'agit de passer de l'autre côté, du profane avec son illusion d'être de nature différente des autres espèces, au sacré, d'assumer pleinement et en conscience son appartenance au Réel, de s'y installer pour ne plus le quitter.

Qui sait ce qu'il est vraiment : Ce qu'on est ? Un moment généalogique. Ce qu'on a ? De l'amour, des choses et des désirs. Ce qu'on devient ? De la vie et de la connaissance.

L'éthique hébraïque est une éthique de lucidité : se savoir infime parcelle d'un tout un, se vivre comme un moment généalogique, un pont entre un avant et un après, entre une mémoire et un désir, un enracinement et une intention. C'est voir que toute possession est vaine. C'est enfin savoir que l'on devient seulement ce qu'on peut devenir, mais il faut devenir tout ce qu'on peut devenir

La femme n'a pas besoin de Loi. Elle porte la Vie. Il n'y a pas eu de « péché originel ». Il n'y a pas besoin de rédemption, et le meurtre du

juif Jésus n'a rien d'un sacrifice rédempteur. Ni ange ni démon, la femme est pour l'homme le signe de l'incomplétude de soi et de la nécessité de l'autre

L'existence ou non de Dieu(II) importe moins que le respect des modes de comportement et de fonctionnement qui assure la promotion de l'homme, son élévation en humanité, et l'harmonie sociale.

La première apparition de l'idée de résurrection se trouve dans les prophéties d'Ezéchiel, sur fond de détresse, de défaite, de destruction du temple et de déportation vers Babylone, loin du Texte de la Thora, de la loi. La vie après la mort, les enfers, le paradis, la résurrection, le jugement dernier sont totalement et radicalement étrangers à la pensée hébraïque

La « notion » de salut individuel n'existe pas. La vie est ici. La mort est un mythe, une idole, une idole morbide. Les premières funérailles dans la Thora sont celles de Sarah. Jamais Abraham ne parle de Sarah mais de « son mort ». Le cadavre n'a plus de nom, il n'est plus qu'un objet encombrant et impur qu'il faut enterrer au plus vite. N'a de nom que ce qui vit.

La vie ne prend de valeur que dans sa finitude. Quand tous les potentiels sont usés vaut mieux s'en aller rassasié de jours

Quel est le but de la vie ? Au début l'existant est vide ; il faut apprendre à remplir ce vide, mais de quoi ? Pour beaucoup ce vide sera masqué sous un fatras de futilités, pour le petit nombre le but sera de remplir ce vide par la joie qui naît de l'accomplissement de soi par l'accomplissement de tous les possibles autour de soi. Une fois leur « récipient » existentiel plein, on pourra dire qu'ils seront « rassasiés de jours ».

En conclusion La Vie c'est ici et maintenant et nulle part ailleurs, ni dans le passé ni dans le futur, ni dans un au-delà. Mais elle n'est que là dans chaque instant. La vie est un océan, nous ne sommes qu'une vaguelette sur cet océan. La vague meurt sur la grève mais l'océan est immuable. A force de vivre pour demain, on ne vit jamais réellement puisque

seul Maintenant est Réel et que demain ne sera peut-être jamais.

Rien de nouveau sous le soleil, tout n'est que vanité, comme le dit l'Ecclésiaste.

L'anti judaïsme chrétien vient de l'affirmation selon laquelle les « juifs » sont les meurtriers du Christ exprime et réprime une vérité d'un ordre différent : la conscience qu'avaient de tous temps de ce que les juifs pouvaient avoir raison quant à la nature terrestre de Jésus et au caractère illusoire de leur croyance en la résurrection. Le Christ ne pourrait n'être qu'un homme mort et la foi chrétienne aussi pourrait mourir.

L'antisémitisme marque une différence, par rapport à l'anti judaïsme chrétien, par une rupture. Les juifs n'ont plus de lien de filiation avec la chrétienté. Le mythe des ariens d'origine indienne rompt ce lien. Le juif devient l'autre radical qu'il est impératif de détruire et d'extirper pour arriver à la pureté. C'est lui, le juif, qui est à l'origine de tous les malheurs du monde. Rien de plus évident qu'il faut comme des animaux nuisible, d'abord les définir, les isoler, les traquer et enfin les éliminer afin qu'adviennent les temps messianiques, millénaristes.

L'origine des mots, des signifiants, est primordiale pour comprendre l'opposition entre « dieu » et « l'éternel »

Dieu a pour origine Zeus, le roi des dieux du panthéon grec. Avec ce signifiant se cache un ensemble d'images paternelles comme on peut les voir dans l'iconographie religieuse du Moyen Age.

Toute traduction est une trahison par perte, ajout, ou contresens. Le texte hébreux a été traduit en grec, « la septante ». Les 70 sages ont traduit en langage profane le texte sacré, en l'occurrence en grec. En traduisant non seulement, on introduit une version, mais aussi des concepts portés par la langue. Il y a un changement de sens. C'est pourquoi la notion de dieu contient dans le terme même un polythéisme qui renvoie au monde grec et à son panthéon peuplé de dieux.

Il y a une opposition radicale entre le mot dieu et la qualité d'éternel, entre une image et une

qualité, entre une image et une idée. L'Eternel ne peut se traduire en image. Il peut se traduire en symbole, symbole mathématique de l'infini,  $\infty$ .

Nous mettons là en évidence la conception radicalement différente de l'appréhension du monde. D'un côté la vue et l'image avec son pouvoir de leurre, de l'autre l'ouïe et la parole, à la recherche d'une vérité.

AFKAK

### **Bibliographie :**

La pensée hébraïque : Marc Halévy

L'histoire de l'antisémitisme : Léon Poliakov

Les secrets de l'Exode : Messod et Roger Sabbah

Les trois Monothéismes : D. Sibony



La synagogue de Gorizia (1756, 5516)  
Via G.I. Ascoli

## *Figures célèbres de Gorizia*

Quelques jours après le Colloque très réussi organisé à Trieste et à Gorizia autour de “L’Héritage de Basaglia” par l’Association Piotr-Tchaadaev et ALFAPSY, en collaboration avec le Centre collaborateur OMS de Trieste et le Centre de santé mentale de Gorizia, nous avons souhaité vous faire partager un peu d’histoire de cette ville, avec quelques figures importantes et une chanson qui remonte à la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale. Les Actes du Colloque feront l’objet d’une publication séparée.



**Graziadio Isaia Ascoli (1829-1907)**



**Primož Trubar (1508-1586)**

Primož Trubar était un réformateur protestant slovène qui a prêché en trois langues à Gorizia en 1563, et qui a fini ses jours en Allemagne, où il avait rédigé de nombreux livres en slovène, dont une traduction du Nouveau Testament (d’après Wikipédia).

Né dans une famille juive de Gorizia, G.I. Ascoli a étudié l’hébreu durant son adolescence. Ayant dû s’occuper des entreprises de sa famille à la mort de son père, il a ensuite étudié seul la linguistique et s’est intéressé notamment au dialecte frioulan et à la langue des Rom d’Italie. Enseignant à Milan, il a inventé le mot « glottologie », équivalent de linguistique.

Il a été également Sénateur et a créé le terme géopolitique de Vénétie Julienne, qui donne toujours son nom, avec le Frioul, à la région italienne *Friuli-Venezia Giulia*.

La rue où se trouve la synagogue de Gorizia porte son nom (d’après Wikipédia).



**Carlo Michelstaedter (1887-1910)**

Carlo Michelstaedter est né et mort à Gorizia, mais il a beaucoup séjourné en Toscane, où il a étudié à Florence. Philosophe, poète, peintre, il a eu une vie apparemment tumultueuse, marquée par une relation très conflictuelle avec sa mère. Il s'est suicidé à l'âge de 23 ans, après une dispute avec celle-ci, et après envoyé sa thèse, qui reste son maître-livre, connu sous le titre de *La persuasion et la rhétorique* (Editions de l'Eclat, réédition en poche en 2015). (D'après Wikipédia).

### **Une chanson de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale**

En août 1916, Gorizia fut le siège d'une effroyable bataille entre troupes italiennes et autrichiennes, où cent mille hommes en tout trouvèrent la mort.

Le général Luigi Cadorna a certes permis une victoire aux troupes italiennes, mais au prix de pertes humaines disproportionnées. Certains historiens parlent d'une bataille inutile. En outre, les troupes italiennes étaient moins bien équipées que les troupes austro-hongroises.

Le chant *O Gorizia tu sei maledetta* [O Gorizia tu es maudite] est d'un auteur anonyme et dénonce le scandaleux massacre. On raconte que de le chanter pendant la guerre pouvait conduire au peloton d'exécution.

En 1964, il y eut un scandale au *Festival des deux Mondes* à Spoleto, lorsque deux artistes italiens entonnèrent la chanson au cours d'un spectacle. Certains furent poursuivis pour outrage aux forces armées.

### **O GORIZIA TU SEI MALEDETTA**

La mattina del cinque d'agosto  
si muovevan le truppe italiane  
per Gorizia, le terre lontane  
e dolente ognun si partì

Sotto l'acqua che cadeva al rovescio  
[variante: *che cadeva a rovesci*]  
grandinavan le palle nemiche  
su quei monti, colline e gran valli  
si moriva dicendo così:

O Gorizia tu sei maledetta  
per ogni cuore che sente coscienza  
dolorosa ci fu la partenza  
e il ritorno per molti non fu

O vigliacchi che voi ve ne state  
con le mogli sui letto di lana  
schernitori di noi carne umana  
questa guerra ci insegna a punir

Voi chiamate il campo d'onore  
questa terra di là dei confini  
Qui si muore gridando assassini  
maledetti sarete un dì

Cara moglie che tu non mi senti  
raccomando ai compagni vicini  
di tenermi da conto i bambini  
che io muoio col suo nome nel cuor

Traditori signori ufficiali  
Che la guerra l'avete voluta  
Scannatori di carne venduta  
[altra versione: '*Schernitori di carne venduta*']

E rovina della gioventù  
[altra versione: '*Questa guerra ci insegna  
così*']

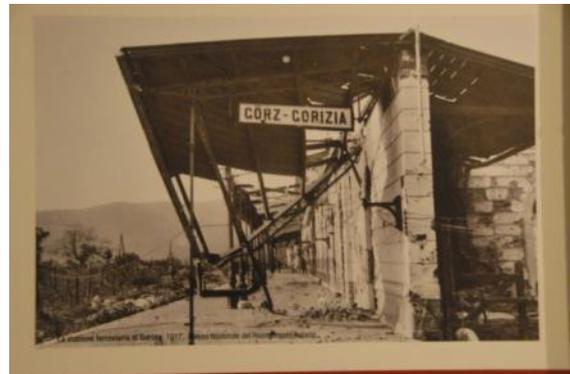
O Gorizia tu sei maledetta  
per ogni cuore che sente coscienza  
dolorosa ci fu la partenza  
e il ritorno per molti non fu

<https://www.youtube.com/watch?v=NtsMuFdO4yg>

<http://www.antiwarsongs.org/canzone.php?id=47&lang=it>  
[https://groupeasinora.files.wordpress.com/2014/07/parole\\_gorizia.pdf](https://groupeasinora.files.wordpress.com/2014/07/parole_gorizia.pdf) (traduction française)



Depuis la gare de Nova Gorica, vue du Monte Sabotino, où eurent lieu de violents combats lors de la bataille de Gorizia. S'y trouve aujourd'hui encore inscrit un hommage à Tito.



La gare de Gorizia Centrale en 1917  
Museo nazionale del Risorgimento italiano  
(communiqué par José Banaudo, que nous remercions ici).



Gorizia, commémorations de la Grande guerre, novembre 2015

### ***8<sup>ème</sup> Colloque de Psychiatrie et de Psychologie clinique à Breil-sur-Roya le samedi 9 avril 2016***

Après un événement particulièrement réussi le 17 novembre 2015 à l'Université de Nice (rencontre étudiants-soignants-résidents autour de textes et de constructions), nous retournerons à Breil pour une nouvelle rencontre Université-« L'Eolienne » au CH.

### ***Le pavé dans le Léman : psychiatrie et utopies, 26 avril 2016***

Notre amie Rita ANNONI-MANGHI, psychiatre au Département d'addictologie des Hôpitaux universitaires de Genève, propose

une initiative particulièrement attrayante, dont voici l'argument.

Dans la lignée de cette phrase :

“La liberté ne peut pas être une institution. La liberté n'existe que dans le mouvement de conquête de la liberté.” (Alain Robbe-Grillet De Alain Robbe-Grillet / Le voyageur)



Nous souhaitons mettre ensemble des esprits frondeurs dans un souhait d'échange organique sur des grands thèmes d'actualité dans la psychiatrie. Limitons l'organisation et potentialisons l'inconfort de l'imprévu. Quelques thèmes à prendre ou à laisser...

- Stigma et citoyenneté
- L'hôpital : dans la ville ou un retour à l'asile ?
- Écologie et psychiatrie
- L'art à la folie
- Projets urbains et sentiment de sécurité
- Etc.

Nous savons quand : **ce sera le mardi 26 avril 2016**

Nous ne savons pas où ni comment. Cette journée est la nôtre, la vôtre. Sortons de nos structures habituelles.

Amener des idées pour échanger, des personnes souhaitant sortir des cadres habituels de nos échanges et proposez un lieu adapté à un débat citoyen.

Je me réjouis de nos idées conjointes.

Le deuxième caillou dans la mare sera peut-être le mien, ou le sien ou encore le vôtre...

Rita Annoni-Manghi (Genève)

Lien :

<http://unpavedansleleman.webnode.com/forum/>

Facebook : groupe « Un pavé dans le Léman »



Genève, septembre 2015

**« Un Divan sur le Danube »,  
Budapest 3-6 mai 2016,  
feuille de route  
Français**



Notre rendez-vous annuel à Budapest est fixé à la période du 03 au 06 mai 2016.

Nous aurons la possibilité de nous retrouver dès le mardi 03 après-midi à l'Institut français de Budapest, le mercredi 04 à Kalvaria ter (une solide tradition...), avec au minimum un atelier de

construction/déconstruction/reconstruction sous la houlette de Marie-Laure Solet, le jeudi 05 quelque part à Budapest ou à la campagne, le vendredi 06 à l'Institut français à nouveau, le samedi 07 à Budapest ou à la campagne.

Des incertitudes demeurent en raison du changement de Direction à l'Institut italien, mais personne ne restera assoiffé de savoir (ou

d'autres plus terrestres breuvages...) sur le bord de la route...

Robert Maebe coordonnera le 06 mai à l'Institut français un atelier autour de la célèbre phrase de Ferenczi « Ohne Sympathie keine Heilung » (Sans sympathie, pas de guérison), nous reparlerons de la question des réfugiés et bien sûr de l'art-thérapie, notamment avec Simon Csorba, avec à nouveau des expositions de travaux d'artistes ayant (eu) un parcours en psychiatrie.

Sur une idée de Robert Maebe et Jean-Yves Feberey, nous aurons une discussion de clôture à l'Institut français le vendredi 06 de 18 à 20 heures.



**Nous invitons vivement les personnes souhaitant présenter une communication à se manifester au plus tôt auprès de l'Association Piotr-Tchaadaev, qui redistribuera les propositions aux différents « chefs d'atelier ».**

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

**« A couch on the Danube », 2016**

**Travel warrant, December 2015**

**English**

Our yearly appointment in Budapest will be from May 3<sup>rd</sup> to May 6<sup>th</sup>. From Tuesday 3<sup>rd</sup> afternoon, we will be at the French Institute in Budapest ; on Wednesday 4<sup>th</sup>, we will have our traditional meeting in Kalvaria ter, with at least a workshop lead by Marie-Laure Solet about construction/deconstruction/reconstruction ; on Thursday 5<sup>th</sup> we will be either in Budapest for

some visits and lectures, or at the countryside for a day-trip (no precise answer from the Italian Institute yet, because of the changing of manager) ; on Friday 6<sup>th</sup> lectures at the French Institute ; on Saturday 7<sup>th</sup>, countryside or Budapest. Nobody will remain on the side of the road, missing knowledge or any other concrete beverage...

Robert Maebe will lead a workshop around the famous sentence of Ferenczi, "Without sympathy, no healing". We will discuss further about refugees and of course about art-therapy, especially with Simon Csorba.

According to an idea of Robert Maebe and Jean-Yves Feberey, there will be also a final discussion on Friday at the French Institute between 6 and 8 pm.



We kindly ask to people interested in a lecture to get in touch as soon as possible with the Piotr-Tchaadaev Association, which will send their propositions to the different "workshop chiefs".

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)



Atelier avec Simon Csorba, Kalvaria ter, 2015



## «Il Volantino Europeo»

Bulletin internautique trimestriel  
de l'Association Piotr-Tchaadaev,  
9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles.  
Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty  
N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

**Prochaine livraison vers le 15 février 2016**  
**Merci d'adresser vos propositions d'articles**  
**un peu avant cette date !**

Toute correspondance ou article est à adresser  
à Jean-Yves Feberey Secrétaire de Rédaction  
provisoire (depuis 2003)

[jean-yves.febery@wanadoo.fr](mailto:jean-yves.febery@wanadoo.fr)

[piotr-tchaadaev@wanadoo.fr](mailto:piotr-tchaadaev@wanadoo.fr)

